

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VIE D'ANDERSEN

Tirée du récit de Hjalmar Hjorth Boyesen.

« Ma vie est un conte de Fées magnifique, disait Andersen, un conte heureux et rempli d'événements. »

Ce poète des enfants ne voyait pas grande différence, du reste, entre une histoire vraie et un conte de Fées; les récits fantastiques qu'il tira de sa brillante imagination furent pour lui toujours réels : — Chaque vie humaine est un conte de Fées écrit de la main de Dieu, prétendait-il. — Et c'était merveilleux, en effet, de l'entendre raconter l'histoire de son enfance dans la petite ville d'Odensée, son voyage à Copenhague, son élévation non pas à la fortune, mais, ce qui vaut mieux, à la gloire, à la plus pure des gloires, celle qui devait lui assurer une place dans le cœur de la jeunesse du monde entier, car ses livres sont du petit nombre de ceux qui aient été traduits, non seulement dans toutes les langues européennes, mais encore en japonais et en hindoustani. De petits Indiens aux joues brunes, assis sous le large feuillage des palmiers au bord du Gange, lisent : *la Petite Marchande d'allumettes* et *la Fille de glace*; de petits Chinois, au teint jaune et aux yeux en virgule, font leurs délices des *Aventures d'un Soldat de plomb*; bien des mères, sous le ciel d'Espagne ou d'Italie, endorment leurs bébés à l'aide de ces mêmes histoires; et il y a peu d'enfants, croyons-nous, en Danemark et en Suède, en France, en Allemagne et en Angleterre qui ne se soient réjouis de la bonne fortune du *Petit Ink*, lequel apprenait sa leçon de géographie pendant son som-

meil, ou qui n'aient déploré le malheureux sort de Knud gelé à mort *Sous le vieux Saule*.

Le soir, quand Andersen, assis devant sa table, écrivait à la lueur d'une lampe qui laissait le reste de la chambre dans une demi-obscurité, il croyait voir tous ces enfants du monde entier s'attrouper autour de lui, curieux de savoir quel nouveau conte il inventait pour eux; ces petites figures fraîches et rondes lui apparaissaient éclairées d'un bon rire, ou baignées de larmes sympathiques; c'était son plaisir et sa récompense.

Hans-Christian Andersen naquit à Odensée dans l'île de Fionie, le 2 avril 1805, il est mort en 1875 à Copenhague. Le père Andersen était un pauvre cordonnier qui habitait avec sa femme et son enfant une seule petite chambre servant aussi de cuisine. Le grand lit où couchait toute la famille avait été fabriqué par le cordonnier lui-même dans le catafalque d'un grand seigneur, et les draperies funèbres qui restaient attachées au cadre de sapin en faisaient tout l'ornement. Ce fut sur cette couche, noire et triste comme une tombe, que le petit Hans-Christian fit ses premiers rêves.

Son meilleur amusement était de coudre des habits de poupée pour le théâtre de marionnettes qu'il avait arrangé avec beaucoup de goût; sa mère lui donnait volontiers tous les chiffons dont elle pouvait disposer, car la bonne femme croyait voir dans cette prédilection singulière pour l'aiguille le germe d'une vocation

dont elle était fière : son fils serait tailleur ! — Mais la destinée de tailleur ne séduisait pas l'enfant ; il eût préféré être roi, vêtu d'un manteau brodé d'or et traîné en carrosse à six chevaux. Comme il n'était pas probable qu'il atteignît jamais ce haut rang par les voies habituelles, il compta sur une foule de moyens extraordinaires ; ce qu'il aimait surtout de son théâtre, c'était la possibilité d'y figurer comme général ou même comme empereur, bref sous la forme qui le tentait le plus dans le moment. Une vieille lavandière lui ayant dit, par ignorance ou par plaisanterie, que l'empire de Chine était situé sous la rivière d'Odensée : « Il ne me parut pas impossible, raconte Andersen, qu'un prince chinois se creusât quelque chemin souterrain jusqu'à nous, et que, m'ayant entendu chanter, il m'emmenât dans son royaume, d'où je reviendrais riche et puissant pour bâtir un château à Odensée. Combien de soirées ai-je passées à faire le plan de ma future résidence ! »

Les contes merveilleux venaient donc tout naturellement au fils crédule et enthousiaste du cordonnier. Il avait à peine cinq ans lorsqu'il se berçait de ces chimères, et depuis il les continua toujours, ajoutant sans cesse au conte bleu de sa vie quelque nouveau chapitre plus curieux que le précédent.

A six ans, le petit Hans-Christian perdit son père et dut, pour aider sa mère, qui était devenue blanchisseuse, travailler dans une manufacture. Comme il était laid et faible, ses camarades le tourmentaient ; il revint un jour, en larmes, déclarer à sa mère qu'il ne mettrait plus le pied à la fabrique. La mère avait le tort de gâter son fils unique ; elle lui donna raison au lieu de l'exhorter à la patience ; aussi recueillit-elle bientôt le fruit de sa faiblesse : Andersen envoyé à l'école se révolta contre un coup de baguette que lui avait donné la maîtresse, et courut de nouveau chercher refuge auprès de sa mère qui ne put le décider à retourner en classe. Cependant il n'était pas paresseux. Ayant trouvé chez une vieille dame la traduction de Shakespeare en danois, il se mit à écrire une tragédie de sa façon dont tous les personnages s'entre-tuaient à la fin.

Andersen n'était pourtant pas d'humeur féroce, mais une vraie petite fille au contraire, disaient les gamins, amateurs de jeux violents et hardis ; ceux-ci se moquaient de lui quand, ayant été battu trop fort, il fondait en larmes sans rendre le coup qu'on lui avait porté. Les livres le consolait de tout. Il restait chez lui à lire tandis que ses camarades jouaient. Sa mère, après la première communion, l'exhorta sérieusement à entrer en apprentissage pour devenir tailleur, mais il répondit qu'il voulait être célèbre et à cet effet résolut de se rendre à Copenhague. La pauvre blanchisseuse finit par lui permettre, comme toujours, d'agir à sa guise et lui remit

tout ce qu'elle avait d'argent, cinq dollars environ. Avec cette faible somme, il partit.

Son intention était de solliciter quelque emploi au théâtre ; le meilleur moyen pour l'obtenir lui parut être de se présenter chez une actrice en vogue, à qui tout naïvement il raconta son histoire ; voulant prouver ensuite qu'il avait les qualités requises chez un acteur, il se mit à déclamer tout son petit bagage de poésie, puis à danser. Il y gagna d'être congédié au plus vite, l'actrice effrayée l'ayant pris pour un fou.

Son argent fut vite dépensé ; il erra ensuite par les rues sans savoir que devenir ; l'idée le frappa tout à coup de s'adresser au chanteur italien Siboni, dont il avait vu le nom dans un journal. Siboni l'accueillit avec bonté et lui vint en aide de son mieux. D'autres personnes, cependant, s'étaient intéressées à ce pauvre garçon si confiant et si doux. Il reçut des leçons gratuites d'allemand et de latin. Sur ces entrefaites la maison hospitalière du conseiller Collins, bien connu dans l'histoire contemporaine du Danemark, s'ouvrit pour Andersen, et le roi, à la requête du bienfaisant conseiller, se chargea des frais d'instruction de ce jeune affamé de science, qui prit rang parmi les élèves du collège de Slagesle.

Le recteur ou principal de ce collège était un homme sévère et emporté qui ne comprit rien à la nature sensitive d'Andersen, et ne cessa jamais de le tourner en ridicule devant les autres écoliers. Vraiment la figure du jeune rêveur prêtait à la plaisanterie. Grand, blafard et dégingandé, il avait un nez énorme, le dos voûté, des bras beaucoup trop longs dont il ne savait que faire ; ajoutez à cela qu'ayant commencé ses études très tard, il faisait partie à seize ans d'une classe inférieure où on l'eût pris pour un géant dans une assemblée de nains. Andersen oubliait les humiliations dont il était abreuvé en écrivant des poèmes qu'il osa lire à l'excellente famille Collins, pendant les vacances de Noël. L'impitoyable recteur apprenant ceci, lui fit de durs reproches, déclara que ses vers n'étaient que galimatias, et lui défendit d'en composer désormais.

Des années d'un travail difficile conduisirent Andersen à l'Université de Copenhague, et la vie commença enfin à lui offrir des dédommements. C'est une grande chose en Danemark d'être étudiant, *civis academicus*, comme on dit. L'Université avec ses gradués et ses sous-gradués forme un monde à part, opposé à celui des Philistins, c'est-à-dire des marchands, des artisans et des petits bourgeois, qui n'ont pas eu l'avantage d'une éducation complète. Aucun homme ne peut tenir un emploi du gouvernement sans être gradué de l'Université ou de l'une des Académies militaires. Andersen fit dès lors partie de la meilleure société, non plus par grâce, mais par droit de mérite et de position.

Aussitôt qu'il le put il s'adonna exclusivement à la littérature. Son premier livre, un *Voyage à pied*, fit tout d'abord beaucoup de bruit. Les rudes leçons du recteur de Slagesle avaient eu le bon effet de mettre Andersen en garde contre la sensibilité exagérée qui, dans sa première jeunesse, lui donnait l'air sauvage et pleurnicheur à la fois; le *Voyage à pied* révéla un autre homme de brillante et joyeuse humeur, prêt à rire de tous les accidents qu'il rencontrait. Ce livre se vendit bien, les journaux le vantèrent, tout le monde en parla.

Encouragé par un premier succès, il publia ses poèmes réunis qui furent regus à leur tour avec une faveur marquée. Le premier argent qu'il gagna servit à une excursion à travers Séeland, Fionie et le Jutland. Tout en voyageant, il rencontra une jeune fille qui lui inspira la plus profonde affection. Malheureusement elle était déjà fiancée à un autre; ce fut le motif du célibat d'Andersen qui n'eut d'autre famille que ses nombreux lecteurs.

Bien des années plus tard, une belle paysanne qui avait entendu parler de lui comme d'un grand poète honoré sur toute la terre, et qui avait lu aussi probablement quelques-uns de ses contes, partit pour Copenhague où demeurait Andersen, et lui dit qu'elle l'épouserait volontiers. Il l'écouta stupéfait, ne pouvant comprendre dans sa modestie qu'une femme se souciât de lui :

« Je serai pour vous une compagne fidèle dit la paysanne, j'aurai grand soin de mon mari.

— C'est que je ne veux jamais me marier, chère enfant, » répondit le poète.

Et la singulière voyageuse disparut là-dessus comme elle était venue.

Après avoir publié un nouveau volume de descriptions intitulé : *la Côte occidentale du Jutland*, Andersen se rendit en Allemagne où il fit connaissance avec deux écrivains dignes de le comprendre et de l'aimer : Tieck et Chamisso.

A cette époque il lui fallait gagner sa vie, car il n'avait plus de pension du roi. La littérature dramatique étant la plus productive de toutes, il entreprit d'adapter au théâtre certains romans de Walter Scott, avec l'aide de deux compositeurs qui firent la musique de *Kenilworth* et de *la Fiancée de Lamermoor*; mais les Danois sont d'ardents patriotes qui redoutent ou méprisent toute importation étrangère de ce genre. La critique se tourna donc violemment contre Andersen; sa tentative parut absurde; les gens qui y étaient le moins autorisés, des inconnus, venaient l'accabler de reproches; par une odieuse injustice on allait jusqu'à condamner maintenant ses anciens ouvrages. Certain soir, lorsqu'un attaqua ses poèmes avec véhémence, dans une réunion dont Andersen lui-même faisait partie, discutant le texte ligne à ligne, et comptant, par exemple, combien de fois l'adjectif

beau était répété dans chaque page. A la fin, une petite fille qui avait suivi, dans le livre qu'elle tenait sur ses genoux, cette critique malveillante, se tourna vers le juge et dit innocemment : « Il n'y a qu'un mot pour lequel vous ne l'avez pas grondé. C'est le mot *et*. »

Tout cela n'était rien en comparaison des diatribes imprimées contre lui. L'ouvrage d'un poète de talent, Henrick Hertz, qui, dans des *Lettres* datées de l'autre monde et attribuées aux morts illustres, tançait vertement les vivants, et en particulier Andersen, écrasa pour ainsi dire ce dernier. Il se crut perdu sans retour. Par bonheur, le conseiller Collins, témoin de son affliction, le décida enfin à se distraire par un voyage dont le Roi payait les dépenses.

Andersen traversa l'Allemagne, se rendit de là en France et commença à Paris le poème d'*Agnete*, qui fut achevé au Locle, petit village des montagnes du Jura, où il était allé chercher le calme et le silence au milieu d'une paisible population d'horlogers. *Agnete* fut attaqué en Danemark comme l'avaient été ses précédents poèmes. Au lieu de s'indigner contre cette persistante injustice, l'auteur résolut de produire une œuvre plus importante, dont le mérite fût au-dessus de toute discussion.

A cet effet il passa l'hiver en Italie, travaillant à son grand roman de *l'Improvisateur*, où le récit des luttes et des déboires d'un homme de talent, qui n'est autre que lui-même, se mêle à la plus charmante peinture des mœurs italiennes et à d'exquises descriptions de la nature. L'amitié du statuaire danois Thorwaldsen, qu'il avait rencontré à Rome, soutint son courage. Il publia très rapidement deux romans nouveaux : *Rien qu'un violon* et *O. T.*, études intéressantes de la vie populaire en Danemark. Les lettres *O. T.* désignent un pénitencier d'Odensée où vient à naître le héros du livre; selon la coutume, il a la marque flétrissante *O. T.* imprimée sur son bras, au fer rouge, comme les criminels qui l'entourent. Quand il est d'âge à quitter la prison, le stigmate ineffaçable, qu'il emporte avec lui sans l'avoir mérité, l'expose à d'étranges aventures.

Ces romans changèrent la fortune d'Andersen. La mansarde misérable où il végétait reçut la visite du comte de Rantzau-Breitenburg, alors premier ministre en Danemark, qui, ayant lu *l'Improvisateur*, offrit à l'homme capable d'exprimer noblement de si beaux sentiments, l'asile le plus honorable dans son château du Holstein. Grâce à ce puissant protecteur, Andersen, qui n'avait jamais gagné de quoi se vêtir convenablement, obtint une pension de l'État. On a reproché à Andersen une sorte de culte pour la royauté et pour la noblesse; ce sentiment, où il n'entrait pas l'ombre de bassesse, n'était de sa part qu'une pure et sainte reconnaissance. Comment aurait-il pu oublier que

l'estime et les secours lui étaient venus des plus hautes sphères, tandis que la critique et le public s'acharnaient à l'envi contre lui ?

Le drame du *Mulâtre*, joué au Théâtre Royal de Copenhague, ajouta encore à sa gloire qui fut cependant établie en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Russie avant d'être ratifiée par ses compatriotes. Enfin le succès universel des *Contes merveilleux* triompha des dernières préventions, et Andersen fut proclamé, dans son pays natal comme à l'étranger, le premier des poètes danois. Il sembla même que ses anciens détracteurs prissent à tâche d'expier leurs torts. On l'entoura d'égards et de respects. Durant les voyages annuels qu'il fit dès lors à travers l'Europe, les députations se portaient à sa rencontre, les princes lui envoyaient des présents ; il était invité à lire ses contes dans les palais royaux, et tous ceux qui l'ont entendu se rappellent cette voix sympathique et cet accent d'une naïveté presque enfantine, qui était sa séduction. Andersen ne se laissa jamais enivrer par les hommages et les flatteries, il n'oublia jamais ce qu'il avait souffert, afin de mieux consoler à son tour ceux qui souffraient ; il resta toujours par excellence l'ami des enfants.

Quand ce grand vieillard passait dans les rues de Copenhague, courbé en deux, étrangement vêtu d'habits mal coupés, ses cheveux blancs comme la neige pendant autour de ce visage qui eût été commun sans l'expression tendre et vraiment angélique des yeux gris lumineux, tous les bambins couraient à lui, le saluant, lui touchant la main. Il aimait les caresser, les prendre sur ses genoux, dans ses bras. Quand il apprenait que l'un d'eux était malade, il allait

s'asseoir à son chevet et se mettait en frais d'improvisation jusqu'à ce que l'enfant eût oublié son mal pour ne penser qu'aux merveilles que cet esprit charmant avait le don d'évoquer. Les plus pauvres recevaient sa visite. On le vit revenir chaque jour à l'hôpital pendant des semaines, auprès du lit d'un étranger menacé de perdre la vue ; l'expérience l'avait rendu confiant dans l'enchantement de la parole. Il arrivait sans se faire annoncer.

« Je suis Andersen, disait-il. Voulez-vous me permettre de vous conter mes histoires pour vous désennuyer ? »

On souriait de ses bizarreries et on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Il était le favori de tous, du plus misérable artisan comme du Roi lui-même. Toutes les portes s'ouvraient devant lui. Lorsqu'il mourut, le Danemark fut en deuil. De tous les pays voisins arrivèrent des fleurs pour parer son cercueil. La famille royale, l'armée, l'Université, professeurs et étudiants, le monde des lettres et le peuple en masse l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure. Des souscriptions furent ouvertes pour lui élever une statue. Bref, l'histoire d'Andersen rappelle un de ses plus beaux contes : le *Vilain petit Canard*, méprisé par tous les hôtes de la basse-cour, battu par ses frères parce qu'il ne leur ressemble pas, poursuivi par les poules pour la même raison et réduit au rôle de souffre-douleur jusqu'au jour où deux oiseaux majestueux descendent le cours de la rivière. Le prétendu laidéron ouvre ses ailes et s'élance vers eux ; il a senti soudain qu'il est un des leurs, et trois cygnes s'élèvent dans les nues.

T. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

A TIRE D'AILES

PAR RENÉ DES CHENAIS

Deux souffles divers ont inspiré ce livre, deux courants purs le vivifient : l'amour de Dieu et l'amour de la patrie ; le clairon y résonne aussi bravement que dans les chants guerriers de Deroulède ; les hymnes sacrées y prolongent leur harmonie, et, si un esprit moqueur mêle ses sifflets à ces chants, ces sifflets sont une noble

vengeance : l'auteur ne siffle que les impies et les scélérats. Nous voulons vous citer quelques-uns de ses vers, et vous verrez qu'ils sont d'un poète :

UN CURÉ

Là-bas, là-bas, en la chaumière,
Dans le vallon, près du sentier,
De grands chênes, un mur de pierre,
Le puits à l'ombre d'un pommier.

On est bien là, c'est la patrie,
Foyer béni, cher nid d'oiseau,
Il faut, pour rafraîchir la vie,
Si peu de joie et si peu d'eau!

Les merles nichent dans la haie,
Les chèvres vont à l'abreuvoir;
Et près du bois, dans l'oseraie,
Les hannetons volent le soir.

Et l'on s'ébat, au clair de lune,
Sur l'aire, quand on a dansé,
C'est le tour de la cruche brune...
Tout ce beau temps est-il passé!

Les Allemands sont au village.
Dans les champs, plus de laboureurs,
Plus de troupeaux au pâturage
Et plus de rire dans les cœurs.

Ils sont vingt-sept dans le village.
Vingt-sept chevaux, vingt-sept hulans;
On étouffe des cris de rage;
Les chiens de ferme vont hurlants.

« Allons, curé! parle, vieux prêtre! »
Hurle le hulan rugissant.
« Dis-nous où tu caches le traître
» Ou les corbeaux boiront ton sang. »

Le traître! Un enfant de la France,
Un lignard de vingt ans, blessé,
Brisé, vaincu par la souffrance,
La veille au chemin ramassé!

Le curé se prit à sourire.
Le bon soldat est quelque part.
Le curé seul pourrait le dire...
Mais le curé n'est pas bavard.

« Ta tête, ou celle de ce traître! »
Et le hulan met, furieux,
Son pistolet au front du prêtre.
Le vieillard regardait les cieux.

« Mon crâne est assez blanc, je pense,
» Je le crois mûr pour le trépas,
» Mais ce soldat est à la France
» Et la Prusse ne l'aura pas! »

Le Prussien est fou de colère
Il vise à la tempe et fait feu.
Et le vieux curé roule à terre!
« Vive la France! France, adieu! »

Citons encore une pièce charmante :

L'ANGÉLUS DU SOIR

Sonne, sonne là-bas dans l'ombre,
Douce voix qui parle de Dieu!
Le pré s'endort sous le ciel sombre
Le jour baisse et nous dit adieu.
Cloche, message de prière
Echo de foi, d'amour, d'espoir,
Tu nommes les cieux à la terre.
Sonne toujours, cloche du soir!

Sonne, *Angélus*, sous la feuillée
L'oiseau du soir cherche un abri,

La hulotte, à peine éveillée,
Ouvre l'aile et jette son cri.
Le dernier rayon qui le dore
Pâlit au couchant et s'en va;
Et la cloche au loin sonne encore
Sa prière : *Ave Maria*.

Ave Maria! Salut, reine!
Le vent passe dans le clocher
Et va mêler sa voix lointaine
A la chanson du vieux berger.
L'insecte suit aussi la bise
La feuille vole au vent du soir,
Mais à la tour de l'humble église
L'*Angélus* seul dit : au revoir!

Les pièces de ce recueil sont-elles toutes parfaites? Non, mais aucune ne déplaira aux âmes généreuses : l'hymne et le sarcasme, l'ode et l'épigramme, tout sert au poète pour louer Dieu, défendre à souhait les justes causes, flétrir les mauvaises.

Nous recommandons ici à toutes nos lectrices ce charmant volume, édité avec luxe par la maison Bray et Retaux (1).

M. B.

LE LOCATAIRE DES DEMOISELLES ROCHER

PAR JULES GIRARDIN (2)

Je me figure un jeune frère malade, convalescent, à qui sa sœur aînée lit ce joli volume; avec quel plaisir ils suivront les modestes accidents de la vie d'un jeune homme, presque enfant encore, abandonné à lui-même, exposé à bien des chutes et gardé par la droiture de son caractère et l'énergie de ses principes. Il résiste aux mauvais exemples donnés par des camarades — les camarades! l'écueil de la pauvre jeunesse; il ne va pas au café, il ne fait pas de dettes, il ne se querelle pas, il n'a pas de respect humain, il demeure simple, droit, honnête, et l'occasion venue, il fait preuve d'un grand courage. La modestie et la force morale de cet enfant, le *Locataire des demoiselles Rocher*, opèrent même des conversions chez ses amis, chez ses confrères; il en est heureux sans en être glorieux.

Ce charmant roman, que l'on trouve trop court, est plein d'observations et de vie; les demoiselles Rocher, si dignes et si bonnes, intéressent, et l'on apprend avec plaisir, à la fin du livre (qui tourne un peu court à cet endroit) que leur locataire devient leur neveu.

Nous recommandons cette jolie œuvre aux familles qui nous lisent; il est rare de rencontrer autant d'esprit uni à autant de sagesse.

M. B.

(1) Rue Bonaparte, 82. — Prix, 3 francs.

(2) Librairie Hachette. — Prix, 3 francs.

LE CHOIX DE FRANKLINE

I

La villa du général Dorly apparaissait, aussi charmante que confortable, à travers la haute grille qui fermait l'entrée du parc. Gazons verts, corbeilles de fleurs fraîches et variées, bois touffu, étang limpide et poissonneux, bosquets ombrés, appartements meublés avec élégance et commodité, rien ne laissait à désirer. Pourtant, si vous aviez pénétré dans le grand salon du rez-de-chaussée, vous auriez vu le général, plongé dans sa bergère, en face de la fenêtre ouverte, contemplant d'un air sombre et distrahit le gai panorama qui s'étendait devant lui, tandis que sa fille, la jolie Frankline, restait immobile et soucieuse en face d'une sonate de Mozart, son auteur favori. Elle allait cependant en attaquer les premières notes, lorsque la forte voix du général retentit sur un ton découragé :

« Ainsi, il ne te plaît pas ? »

— Non, pas du tout.

— Sacrebleu ! et dire que c'est le dixième ! et un si beau garçon ! des renseignements parfaits ! Ah ! j'en tomberai malade, sûrement, j'en tomberai malade.

— Eh bien, père, dis-moi quel est celui que tu veux que j'épouse, je l'épouserai ; l'obéissance me portera peut-être bonheur.

— Non pas ! non pas ! Est-ce que j'ai l'habitude de te contraindre, moi ? Tu t'imagines que je veux te marier contre ton gré ? ... Tu me feras mourir ; je te dis que tu me feras mourir !

— Calme-toi, père, calme-toi ; tu veux que je me marie ?

— Assurément.

— Eh bien, avec qui ?

— Avec celui qui te plaira, parbleu !

— Et, si aucun ne me plaît ?

— Ah ! voilà, voilà ce qui m'enterrera... Comment ! je t'ai proposé un avocat, un officier, un notaire, un banquier, un consul, un député, et tu me refuses tout cela. Qu'est-ce qu'il te faut donc ? un empereur, peut-être ? c'est cela que tu veux ? Allons, dis-le ; qu'est-ce que tu veux ? qu'est-ce que tu veux ?

— Père... un homme que je puisse aimer. »

Frankline voyait les sourcils du général se rejoindre sévèrement, et son large front se couvrir de plis menaçants. Elle pressentit un orage ; mais elle savait admirablement le conjurer.

Légère comme un oiseau, elle traversa le salon, s'assit sur les genoux de son père, mit un tendre baiser sur ses cheveux blancs, et, d'un geste câlin, lui passa les bras autour du cou. Ce gracieux manège réussit à merveille : le général ne put s'empêcher de sourire ; il caressa les boucles blondes de sa fille, lui tapota sur la joue, et rendit à sa voix le timbre bienveillant qui lui était habituel.

« J'attends le baron de Bernheim, dit-il ; il va venir pour la demande officielle ; je m'étonne même qu'il ne soit pas arrivé. »

La jolie bouche de Frankline exécuta aussitôt une petite moue de mauvais augure pour le baron de Bernheim.

« Oh ! encore un ! fit-elle, avec ennui.

— Tu vas les refuser sans les voir, à présent ! s'écria le général, indigné. Il ne manquait plus que cela ! Tu veux me désespérer ?

— Non ; mais, je t'en prie, mon père chéri, reçois-le un instant tout seul. Je voudrais seulement faire un tour à cheval dans le parc, pour me changer un peu les idées. Je te promets que quand j'aurai galopé, je me sentirai mieux disposée en sa faveur. Je suis, d'ailleurs, si lasse de tout cela que je prendrais volontiers le premier venu, pour en finir. Tu ne me fais presque plus jamais ta bonne figure de papa, maintenant...

— Vraiment ! et quelle figure est-ce que je fais donc ?

— Ta figure de général.

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne l'aime pas, moi ! C'est bon pour les soldats. Et, ajouta-t-elle, en ouvrant la porte, que le baron soit beau ou laid, spirituel ou bête, bon ou méchant, je l'épouse !

— Frankline ! ne ris pas, ma fille, ne ris pas de cela ; et, surtout, ne l'accepte pas s'il te déplaît. Pauvre enfant ! tu pourrais être éternellement malheureuse...

— Non ; mais je le prendrai peut-être s'il ne me plaît pas, pour que ton chagrin finisse.

— Du tout ! du tout ! je veux qu'il te plaise.

— Alors, je ne le prendrai que s'il me plaît un peu.

— Ce n'est pas suffisant. Il faut qu'il te plaise beaucoup, tout-à-fait. Je veux que tu sois heureuse, entends-tu ? très heureuse ! »

Frankline sourit.

« Oui, mon bon père, dit-elle, c'est entendu :

nous ne le prendrons que s'il nous plaît énormément, ce qui pourrait bien ne pas arriver. Mais aussi, quelle idée de vouloir me marier ! je suis si heureuse comme cela !

— Et moi aussi, mais tu sais bien...

— Ah ! tes vilaines raisons ! je les connais, j'en ai pleuré pendant trois jours. Je ne veux plus les entendre ; je me sauve. D'ailleurs, voilà ton baron : on a sonné à la grille ; il faut que je prenne par le petit bois pour ne pas le rencontrer.

— Ne sois pas longtemps.

— Trois fois le tour du boulingrin, et je reviens.

— Dis à Pierre de t'accompagner.

— C'est inutile ; je prendrai Flora ; il n'y a rien à craindre avec elle.

— Va donc.

— Pas avant de t'avoir embrassé ! Fi ! la vilaine mine... Adieu, général ! Et elle partit, en riant. »

II

De sombres réflexions traversaient l'esprit du général, les nuages s'amoncelaient sur son front, et sa préoccupation devint si profonde qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir, ni le domestique annoncer : « madame De Lassalle. » Aussi laissa-t-il échapper une exclamation plus soldatesque que courtoise, lorsqu'il se sentit légèrement touché au bras. A peine eut-il levé les yeux que la joie brilla dans son regard, tandis qu'un large sourire relevait sa moustache grise.

Madame de Lassalle avait été voisine de campagne du général. Venue d'Auvergne pour l'éducation de son fils qu'elle avait mis dans un lycée de Paris, elle avait préféré habiter Neuilly, afin que, pendant ses jours de sortie, l'enfant eût un air plus pur que celui de Paris. La mère de Frankline vivait encore à cette époque ; les deux familles nouèrent des relations très-intimes qui continuèrent après la mort de madame Dorly, survenue peu de temps après.

Quand il eut quitté les bancs du collège pour ceux de la Faculté de Médecine, le jeune de Lassalle revint demeurer chez sa mère, et c'est seulement après l'obtention de son diplôme de docteur qu'il retourna, avec elle, dans leur pays où son père avait laissé le souvenir le plus respecté, et où son mérite personnel lui avait procuré très vite une clientèle aussi étendue que sympathique.

Le général ne les avait pas revus depuis leur départ, et n'avait même pas entretenu de correspondance avec eux, étant d'humeur peu épistolaire ; mais son affection était restée la même. Ce fut donc avec une surprise égale à sa joie qu'il accueillit son ancienne voisine.

Il se leva vivement ; et, lui pressant les mains avec affection :

« Quoi ! dit-il, c'est vous, ma vieille amie !... Vous arrivez, comme la Providence, au bon moment. Je ne m'attendais guère à cette consolation dans mon malheur !

— Dans votre malheur ! s'écria la visiteuse avec inquiétude : Frankline est malade ?

— Non, non, elle se porte à merveille. Mais mettez-vous donc là, vous serez mieux. La fenêtre ne vous gêne pas ?

— Du tout ! il fait si chaud ! et puis vous avez une vue admirable. Que je prenne mes yeux, dit-elle, cherchant son lorgnon. Vous n'en êtes pas encore là, vous, général ? Qui est-ce que je vois galoper là-bas ? on dirait une femme. Mais c'est Frankline, il me semble ?

— Oui, c'est elle. Ah ! ne m'en parlez pas.

— Comment ! que je ne vous en parle pas ! moi qui ne viens que pour cela. Ah çà, qu'est-ce qu'elle a donc fait, cette enfant-là ? et d'où vous vient cet air d'enterrement ?

— Figurez-vous qu'elle me fait mourir de chagrin.

— Elle ! la gaieté personnifiée ! un esprit charmant ! un cœur d'or ! et avec cela un bon sens surprenant à son âge, malgré ses airs d'étourdie. Je n'y comprends rien ; expliquez-moi donc ce mystère.

— C'est bien simple. Je ne peux pas la marier.

— Vous ne pouvez pas la marier ! avec ses yeux ! avec son teint ! avec sa taille ! Ah çà, permettez-moi de vous le dire, général, vous n'y entendez rien, absolument rien. Les prétendants devraient faire queue chez vous ; c'est que vous les faites fuir.

— Je les fais fuir ! moi !... Grand Dieu ! il en est encore venu deux ces jours-ci et j'en attends un tout à l'heure.

— Eh bien, alors ?

— Alors, elle n'en veut pas. Aucun ne lui plaît.

— Ah ! tant mieux.

— Comment, tant mieux ?

— J'ai mon idée. Mais, au fait, pourquoi étiez-vous si pressé de la marier, cette petite ? elle n'a que dix-neuf ans.

— Parce que je puis m'en aller d'un moment à l'autre. Elle n'a ni mère, ni tante, ni sœur ; elle serait seule au monde. Vous pensez bien que cette idée-là m'est intolérable.

— Mais elle est invraisemblable aussi, cette idée-là. Vous en aller ? et pourquoi çà ? Vous montez à cheval comme à vingt ans, vous lisez sans lunettes, et vous marchez sans canne : vous passerez la centaine, général ; c'est moi qui vous le dis.

— Oui, et mon asthme ?

— Ne savez-vous pas qu'il faut tuer les asthmatiques pour s'en débarrasser ? Demandez à mon fils...

— Ce cher Robert ! et moi qui ne vous en parlais pas. Comment est-il ?

— Mais, fort bien. Vous en jugerez, d'ailleurs, par vous-même, car il va venir. Je lui ai donné rendez-vous ici; il devait même arriver avant moi.

— Il est à Neuilly?

— Non, à Paris. Nous y sommes venus tous les deux. Il a été appelé en consultation, et je l'ai suivi, précisément à cause de ce projet dont je vous parlais et que j'espère mener à bien. »

Baissant alors légèrement la voix, et rapprochant son fauteil, madame De Lassalle mit le général au courant de ce fameux projet qu'il parut accueillir avec un enthousiasme mêlé d'inquiétude. Nos lecteurs ont peut-être deviné ce dont il s'agissait; aussi ne seront-ils pas étonnés qu'un tel sujet fit durer longtemps la conversation. Nous leur demanderons la permission de laisser les deux interlocuteurs à leur entretien mystérieux, et de revenir à notre amie Frankline.

III

Avec l'heureuse mobilité que possède l'esprit à son âge, Frankline en s'élançant sur Flora, ne pensait déjà plus au motif qui l'y avait fait monter. Elle partit au galop, légère et gaie comme un pinson; mais quand elle se fut un peu éloignée, elle songea à rentrer, et l'idée de la maison lui rendit en même temps celle de sa situation. Son gai visage se rembrunit aussitôt; comme son père, elle tomba dans une méditation profonde qui n'eût pas été sans danger avec une bête moins douce et moins raisonnable que Flora. Flora, en effet, à part deux ou trois manies des plus innocentes, comme de s'arrêter tout à coup pour brouter n'importe quoi, ou de s'ébrouer violemment s'il passait un véhicule quelconque, était la jument la plus paisible, la plus convenable pour une fillette étourdie et rêveuse.

La première vision qui passa dans l'esprit de Frankline fut celle du baron de Bernheim; un grand soupir l'accueillit. « Ah! pensa-t-elle, qu'il est vrai de dire que nul n'est content de son lot en ce monde! Peut-être que quelque pauvre fille se désespère d'être contrainte par ses parents à un mariage qui lui déplaît, au moment même où moi je gémis de me trouver dans l'obligation de choisir. Il y a vraiment des instants où la liberté vous pèse... Choisir! mais sur quoi se décider? Ils vous disent tous la même chose. » Cette idée lui donna le vertige; elle voulut descendre de cheval; et, oubliant qu'elle était seule : « Pierre, cria-t-elle, venez m'aider, je vous prie. » Puis, toujours plongée dans ses pensées, elle étendit machinalement son pied sur une main qui s'avancait; et, d'un léger bond se trouva à terre. A peine y fut-elle que, levant les yeux, elle jeta un cri. Ce n'était pas Pierre, qui se tenait res-

pectueusement incliné devant elle; c'était un beau jeune homme, aux traits réguliers, à la physionomie grave, à la mise sévère.

« Ah! s'écria-t-elle, Robert! monsieur Robert!

— Suis-je donc assez heureux pour que vous m'ayez reconnu? dit-il en souriant.

— Oh! parfaitement; d'ailleurs il n'y a pas si longtemps que nous ne nous sommes vus.

— Vous trouvez? je ne suis pas de votre avis : neuf ans! cela paraît long, quelquefois.

— Y a-t-il vraiment neuf ans? Eh bien, vous n'êtes pas changé; vous avez toujours votre air sérieux, de la barbe en plus, voilà tout. Mais, par quel heureux hasard vous êtes-vous trouvé là pour me tendre la main? »

A ce moment, Flora, peu curieuse de la conversation, traversa la route pour aller brouter une branche de genêt.

« Ah! dit Frankline, que vais-je faire de mon cheval? Si vous vouliez me l'attacher solidement à ce hêtre, je l'enverrais chercher en rentrant. »

Le jeune homme, aussitôt, se mit en devoir d'attacher Flora. Quand ce fut fait :

« Je suis à vos ordres, dit-il; où voulez-vous aller?

— Mais, vous veniez à la maison, je suppose, demanda Frankline.

— Oui, j'y ai donné rendez-vous à ma mère.

— Votre mère... Ah! quel bonheur; je l'aimais tant.

— Elle doit même y être déjà, car j'ai été retardé. J'ai pris par la petite porte, du côté du bois; tout m'a semblé changé et je me suis perdu dans une espèce de labyrinthe.

— Une espèce! vous êtes bien poli. C'est moi qui l'ai dessiné; père me l'a fait faire il y a deux ans, et il n'est pas déjà si espèce, puisque vous vous y êtes perdu. Mais je vais vous montrer le chemin, car ce coin-ci a été bouleversé de fond en comble : suivez-moi. »

Frankline le précéda dans un étroit sentier qui longeait la lisière du bois. Elle s'arrêtait de temps en temps pour cueillir quelque fleurette puis elle reprenait sa marche, légère et joyeuse. Quel bonheur! point de baron; un ami d'enfance à la place; il ne serait pas question de mariage; on pourrait jaser à son aise sans que la conversation tombât sur ce sempiternel sujet; allons! la journée finissait bien.

« Vous souvenez-vous, cria-t-elle à Robert, de nos goûters chez la tante Benoît?

— Si je m'en souviens!

— Vous étiez bien contrariant.

— Et vous, bien capricieuse. »

Ils rirent tous les deux.

— Voyez, dit-elle, si je suis un bon guide; n'apercevez-vous pas la maison?

— Je crois que oui.

— A la clairière, vous la verrez mieux. »

Arrivée à la clairière :

« Oh! fit-elle, qu'elle chaleur! j'ai une soif! Mais

la source est tout près, attendez-moi là, je reviens. »

Et elle partit, suivant le cours d'un mince ruisseau dont le filet d'argent serpentait entre des roches moussues. En deux minutes, elle fut à la source, l'eau coulait, limpide et glacée, sortant d'une petite grotte humide.

« Dans quoi vais-je boire ? » se demanda Frankline.

Elle chercha des yeux autour d'elle, et ne vit rien qui ressemblât à une coupe.

« Bah ! j'ai mes mains : à la guerre comme à la guerre, » et, s'agenouillant, elle avança ses deux petites mains vers la source.

En ce moment, une voix forte retentit :

« Ne buvez pas de cette eau, vous avez beaucoup trop chaud.

— Mais c'est précisément parce que j'ai chaud que j'ai soif.

— Ne buvez pas ! je vous en prie.

— Ah ! c'est la jalousie qui vous fait parler, dit-elle avec impatience ; je vous céderai la place après. » Et elle tendit les deux mains sous le jet limpide.

— Je vous le défends ! » cria Robert d'une voix impérieuse.

Il arrivait auprès d'elle, et, joignant l'action à la parole, il donna une brusque secousse au bras de la jeune fille. L'eau qu'elle portait à ses lèvres jaillit de tous côtés. Elle se retourna, légèrement irritée.

— Et de quel droit ? demanda-t-elle avec un peu d'humeur, voulez-vous m'empêcher de boire de cette eau ?

— Du droit qu'a tout homme sensé d'empêcher une enfant de faire des folies, répondit-il d'un ton ferme. La vôtre pouvait être mortelle.

— Allons, soit, fit-elle, soudain calmée, on vous obéira, docteur.

— C'est déjà trop, continua-t-il d'une voix adoucie, mais encore émue ; c'est beaucoup trop que vous y ayez trempé vos mains. Donnez-les moi, que je les essuie. »

Frankline les tendit, en souriant.

« Vous êtes bien toujours le même, allez ! aussi contrariant qu'autrefois ; et, je ne sais pourquoi j'ai toujours eu la faiblesse d'en passer par toutes vos volontés.

— Ainsi, vous ne m'en voulez plus ? demanda-t-il affectueusement.

— Non, encore comme autrefois ! »

Tout en parlant, ils étaient rentrés dans la clairière ; ils s'assirent.

« Si vous le voulez bien, dit Robert, puisque nous ne nous sommes pas oubliés, nous laisserons l'autrefois : les longs retours sur le passé conviennent aux vieillards, et le présent me semble trop agréable pour le sacrifier ainsi. »

Un soupir de Frankline l'interrompit.

« Ah ! c'est que je suis bien vieille, allez ! »

Elle disait cela si sérieusement qu'il ne put s'empêcher de rire.

« Vraiment ? mademoiselle, dit-il ; vous ne paraîsez pourtant pas absolument décrépite, et, si mes souvenirs sont exacts, vos vingt ans n'ont point sonné.

— Monsieur Robert, on est toujours vieux quand on est triste.

— Et vous êtes triste ?

— Mortellement.

— Ne pourriez-vous confier vos chagrins à un ancien camarade ?

— Bien volontiers. Mon père veut, à toute force me marier.

— Eh bien ! mais, je ne vois rien là de si affligeant.

— Ah ! c'est que tous les partis qu'il me propose me déplaisent ; je les refuse, cela le désole : il pleure en prétendant qu'il me laissera seule au monde, et moi je pleure de le voir pleurer. Voilà la jolie maison que nous faisons depuis un an ; est-ce gai ?

— Non, vraiment, et je voudrais qu'il me fût donné de vous consoler tous deux.

— Comment cela ?

— Frankline, dit-il, reprenant l'appellation de leur enfance, et plongeant son regard dans le sien ; il est une question que je voulais vous faire ce soir, devant votre père, mais elle me brûle les lèvres. Après ce que vous venez de me dire, je ne puis plus attendre. Frankline, voudriez-vous être ma femme ? »

Elle jeta un faible cri.

« Êtes-vous vraiment venu dans cette intention ? demanda-t-elle en pâlisant.

— Oui. De votre réponse dépend le bonheur de ma vie. »

La jeune fille se taisait.

« Parlez, oh ! parlez ! dit-il d'une voix suppliante.

— J'ai bien envie d'accepter, murmura-t-elle, mon père serait si heureux ! »

Robert se leva.

« C'est une pensée qui vous honore, dit-il ; mais ce n'est pas à elle que je veux devoir votre consentement. Le sentiment ardent et profond que j'éprouve veut être payé de retour. Je vous aime, Frankline ; mais vous, pourrez-vous m'aimer ?

— Vous m'aimez ! vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez vue qu'enfant.

— C'est précisément pour cela que je vous connais. Dans l'enfant se voient, à découvert, les qualités qu'aura plus tard la femme ; la jeune fille, au contraire, est un livre fermé. Bien habile est celui qui, à travers la triple couverture des convenances, de la timidité et de la coquetterie sait deviner ce qui s'y trouve écrit ! Il faut se décider, sur la dot ou sur le visage, et ni l'un ni l'autre ne peut rendre heureux.

— Méprisez-vous donc la beauté ?

— Non, puisque vous êtes belle; mais elle seule n'eût pas conquis mon cœur. Je vous aime pour votre âme, Frankline, pour votre âme plus belle encore que votre charmant visage.

— Mon âme! dit-elle souriant, où l'avez-vous vue?

— Je l'ai vue, répondit-il gravement; oui, vraiment vue. Et, se rasseyant près d'elle, il continua avec émotion: Revenons à nos souvenirs, si vous le voulez bien. Vous rappelez-vous que madame de Gèvres, votre marraine, vous fit cadeau d'une belle poupée?

— Yvonnette. Je crois bien! Ah! je l'ai bien aimée.

— Vous lui aviez fait, le jour-même, une toilette en mousseline blanche dont vous étiez très-fière; il fallut que toute la maison l'admirât, et les éloges sur votre adresse ne vous furent pas épargnés. Votre père nous envoya nous promener dans ce bois avec Yvonnette, devenue votre inséparable. Vous aviez dix ans; moi, je faisais ma première année de médecine. Vous vous proposiez de procéder au baptême de la poupée, et vous me réserviez l'honneur d'être son parrain. Vous en souvenez-vous?

— Oh! parfaitement; seulement, je ne me rappelle plus comment cela finit.

— Je me le rappelle, moi. En arrivant, nous vîmes un nid d'oiseaux en haut d'un arbre; il vous fit envie, je montai pour le chercher. Quand je redescendis avec ma prise; une branche cassa et je tombai lourdement sur les roches. Je m'étais fait une large entaille à la jambe, le sang coulait abondamment, je n'avais rien pour l'étancher, et entourer la plaie. Mon mouchoir s'était trouvé sali par le nid que j'y avais enveloppé, le vôtre était trop petit; vous m'offrites le jupon d'Yvonnette. Le jupon ne suffisant pas, la robe fut offerte de même; toute la toilette y passa. Vous aviez encore votre nécessaire dans votre poche, il vous servit à me coudre le bandage. Yvonnette revint, nue comme un ver. « Pauvre poupée! » m'écriai-je, craignant de voir des larmes dans vos yeux. « Que c'est heureux que je l'aie emportée! » dites-vous, avec un sourire que je n'ai jamais oublié. Votre dé était perdu; mais vous en aviez d'autres, vous n'y fîtes pas attention. Je suis revenu le soir, au même endroit; je l'y ai trouvé, et il ne m'a pas quitté depuis. Le voici, ce petit dé, Frankline; l'enfant qui s'en est servie sera ma femme où je n'en aurai jamais. Et, maintenant, croyez-vous que je vous aime?

— Je le crois.

— Alors, répondez, oh! répondez-moi: voulez-vous être ma femme?

Elle pâlit; ses yeux riant se mouillèrent.

« Je le voudrais, dit-elle, faiblement; mais, j'ai peur... »

— Peur! oh! pourquoi?

Elle leva sur lui un regard hésitant.

« Vous m'avez parlé de vos souvenirs, dit-elle;

eh bien, moi aussi, j'en ai un qui m'obsède. Chaque fois qu'il s'agit de me décider, je le vois se dresser devant moi, et le courage me manque... »

— Il y a un an, je vis avec mon père deux petits tableaux, qui m'impressionnèrent au dernier point. Au-dessus du premier se trouvait écrit un seul mot: *avant*; au-dessous du second, un autre: *après*, et cette indication avait quelque chose de saisissant dans sa brièveté. *Avant*, représentait un jeune homme et une jeune fille; celle-ci, debout, souriante et rougissante, la tête légèrement inclinée, l'attitude fière et gracieuse, le regard heureux: celui-là, à genoux, humble et passionné, prononçant évidemment cette douce phrase que vous venez de me dire: « je vous aime. » Dans *après*, c'étaient les mêmes personnages, mais quel changement, grand Dieu! L'homme debout, hautain, farouche, le geste menaçant; la femme à genoux, les mains jointes, pâle, suppliante, terrifiée; un flacon d'absinthe sur le guéridon, expliquant toute la scène. Monsieur Robert, c'est peut-être un enfantillage; mais, chaque fois qu'il est question de me marier, je revois mes deux petits tableaux.

— Ah! fit-il, avec un accent de reproche, comment pouvez-vous croire... »

Elle l'interrompit vivement.

« Non, non! je sais, je sais que peu d'hommes s'avilissent au point de frapper une femme; je sais que vous êtes de bonne compagnie! Mais, il n'y a pas que les coups qui blessent; et si *après* devait être pour moi seulement une indifférence hautaine, un despotisme poli, ou une condescendance méprisante, c'en serait plus encore que je ne pourrais supporter. Vous m'aimez; vous le dites, je le crois; mais tous ceux qui m'ont demandée m'ont dit la même chose; tous m'ont promis un bonheur sans mélange, une complaisance constante, plus encore! une soumission absolue. Et, pourtant, vous me permettez de croire que tous ces hommes ne sont pas semblables, et que leurs femmes n'auront pas un sort identique.

« A aucun d'eux je n'ai parlé ainsi, parce que je n'avais dans le caractère d'aucun d'eux la confiance que m'inspire le vôtre. Moi aussi, je vous connais d'enfance, je sais qu'on peut se fier à votre parole... »

— Eh bien, alors?

— Oh! tout ce que vous m'avez dit jusqu'ici est irréprochable. Le prétendant, aujourd'hui est parfait, j'en conviens; mais que sera le mari demain? Elle s'était levée à son tour, la joue rougissante, les yeux brillants d'émotion. Eh bien, monsieur! s'écria-t-elle, d'une voix vibrante, répondez, sur votre honneur! Quand je serai votre femme, quand la chaîne se trouvera rivée entre nous, pour toujours, que serez-vous pour moi? esclave ou tyran?

— Ni l'un ni l'autre, dit-il d'un ton grave et tendre. Je serai ce que je dois être, Frankline, votre maître, ou, plutôt, votre guide, dans ce voyage de la vie que nous ferons ensemble; suivant avec vous le sentier que vous aurez choisi; heureux de vous laisser cueillir au passage tous les fruits et toutes les fleurs; et ne me servant jamais de mon autorité que pour vous préserver d'un abîme.

Elle comprit la loyauté et la noblesse d'un tel langage; son regard prit une douceur infinie.

« Allons trouver mon père, dit-elle, en lui tendant la main. »

Il la pressa avec transport, et la garda dans la sienne. Ils reprirent ainsi le chemin de la villa.

IV

Ce qu'il y a de diabolique, disait le général à son interlocutrice, c'est qu'elle n'en voudra pas encore.

« Vous croyez? demanda madame De Lassalle, avec incrédulité.

— Parbleu! si je le crois, c'est-à-dire que j'en suis sûr... »

Au même instant, la porte s'ouvrit, laissant voir Robert et Frankline, les mains encore unies,

Le général se leva d'un bond, et resta suffoqué par la joie, sans même leur avoir adressé une question, l'heureux père ouvrit les bras à Robert: « Mon fils! » lui dit-il.

« Ma fille, » s'écria madame De Lassalle, tandis

que Frankline cachait sa jolie tête dans son sein.

Tous les yeux étaient humides, et tous les cœurs contents.

Le général s'arracha le premier à ces effusions, et s'asseyant dans son fauteuil, il attira sa fille près de lui.

« Ah ça, fit-il, raconte-moi donc un peu ce qu'il a pu te dire pour fléchir si vite ce petit cœur rebelle. Quelle promesse merveilleuse, quel mot magique a-t-il donc prononcé?

— Père, dit-elle, souriant et rougissant, il a dit qu'il serait mon maître.

— Quoi! s'écria le général, c'était là ce que tu voulais! Si j'avais pu me douter d'une chose pareille, je leur aurais recommandé à tous de faire les croquemitaines.

— Cela n'aurait pas suffi; il n'a pas seulement dit qu'il serait mon maître, il m'a prouvé qu'il était digne de le devenir. Ton vœu est exaucé mon père chéri: ta fille sera heureuse. Et, baissant la voix, elle mit son père au courant de tout ce qui s'était passé entre eux, tandis que Robert faisait le même récit à sa mère qu'il avait entraînée à l'écart.

— Général, dit madame De Lassalle, en plaçant devant lui Robert et Frankline, il ne vous reste plus qu'à bénir ces enfants-là pour leurs fiançailles.

— De toute mon âme! s'écria le général, de toute mon âme, ma vieille amie! Mais, croyez-moi, ceux dont l'amour est né de l'admiration d'un noble caractère, et de l'attrait d'un bon cœur, ceux-là sont déjà bénis de Dieu. »

MARIE LIONNET.

EN SILENCE

AUTOBIOGRAPHIE D'UNE PAUVRE FILLE

(SUITE ET FIN)

« Je cherche Octave, dit-il. Mais, mon Dieu! mademoiselle, que faites-vous donc là?

— Vous voyez, dis-je, je voudrais faire venir de l'oseille pour notre soupe.

— Vous ne pouvez pas, cependant, travailler à la terre, vous! comme une esclave, vous, mademoiselle! Octave devrait vous aider.

— Octave étudie; il a besoin d'apprendre afin de pouvoir gagner sa vie.

— Oui, oui, je sais bien; mais c'est égal, vous ne pouvez pas vous tuer! Je vais vous envoyer la mère de ma nourrice, Madeleine; elle est forte

comme un homme, et elle vous fera ces grosses besognes. J'y cours.

Il y courut, et je ne saurais dire les services que Madeleine nous a rendus depuis ce temps-là: non seulement elle cultive le jardin, mais elle nettoie, elle blanchit, elle fait notre chétive cuisine, et tout cela, presque pour rien. Nous ne pouvons donner de gros gages, ayant à peine de quoi vivre. Mon père nous envoie un peu d'argent, très-peu, et nous avons, pour subsister, nos légumes et nos fruits.

L'automne venu, c'est Madeleine qui a eu la

bonne pensée de nous faire vendre des poires, des pommes, des choux, des pommes de terre, superflu de nos provisions, superflu qui nous a permis d'avoir le strict nécessaire. C'est encore Madeleine qui, me voyant un jour occupée à un tricot pour maman, m'a dit :

« Si vous vouliez, mam'zelle, faire de ces beaux fichus en laine rose ou bleue, je les vendrais bien à une grosse marchande de la ville. »

J'avais un peu de laine, reste de nos jolis travaux d'autrefois, j'ai commencé, et Madeleine a vendu mes petits châles, des capelines et de petits chaussons d'enfants. Nous avons pu subsister... la Providence a toujours sa main étendue sur nous, et j'aurais été satisfaite, oui, heureuse même, si ma pauvre mère avait pu oublier le passé.

Elle ne se plaignait jamais, elle ne parlait presque pas, elle n'encourageait aucun de nos efforts, et, toute la journée, elle restait absorbée dans une seule pensée, travaillant machinalement à un petit ouvrage d'aiguille, et ne s'inquiétant pas de nous. Seules, les lettres de mon père la tiraient de sa torpeur : alors elle éclatait en regrets, en reproches, le passé reparaissait, et la vue de ce mandat, de ce pauvre argent dont mon père se privait sans doute, exaltait encore sa colère :

« Rien que cela ! Après avoir jeté au vent des sommes folles ! Il veut donc que nous mourrions de faim pendant qu'il jouit de Paris ? Il nous jette les miettes de sa table !

— Mais, maman, disait Octave, songez que mon père a un emploi aux Assurances, un petit emploi qui suffit à peine à ses propres besoins !

— A qui la faute ? »

Elle reprenait. Quel chagrin elle me causait ! quelle épée dans le cœur !

Si elle se fût contentée de l'amour le plus tendre, je me serais épuisée, anéantie pour elle... J'essayais de tout pour la satisfaire, pour obtenir un sourire, une parole douce. Comme un enfant chéri, elle avait les meilleurs plats de notre pauvre table ; elle aimait le laitage, j'avais appris, je crois, tout ce qui peut se faire avec du lait. Je lui gardais nos plus beaux fruits, René Herbault nous apportait, tantôt un perdreau, tantôt une truite, je soignais le couvert, je mettais des fleurs partout, je veillais à sa toilette, et, avec les débris de notre luxe passé, je lui créais des parures ; rien ne lui faisait plaisir ; elle vieillissait et le jour où elle compta des cheveux blancs sur ses tempes et au milieu de ses belles tresses noires, fut un jour d'aigreur et de douleur. Je voulus la consoler :

« Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir été belle et de ne l'être plus, me dit-elle.

C'est vrai, mais je ne regrette pas plus la beauté que les richesses. Le vrai bonheur n'est pas là ; n'est-ce pas Racine qui a dit :

D'un cœur qui t'aime
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime ?

Oh ! que c'est doux et que c'est vrai ! »

René nous donnait de sa chasse et de sa pêche ; quelquefois, il aidait Madeleine à cultiver le jardin ; il prêtait des livres à Octave, mais il vint un moment où René dut nous quitter. Il avait passé des examens, et son père avait sollicité et obtenu pour lui une place dans les Domaines. René était nommé à Belley.

Il vint nous faire ses adieux ; il semblait triste et je m'affligeai de voir partir, pour toujours sans doute, un ami si dévoué. Il salua ma mère et embrassa mes frères, puis il me dit en me tenant la main :

« Je reviendrai, mademoiselle Antonie, ne m'oubliez pas. »

Quand il fut parti, ma mère dit en levant les épaules :

« Qu'est-ce que c'est que cette promesse de retour et cette adjuration à Antonie ! Ne compte pas sur lui, ma pauvre petite ; les filles ruinées sont des non-valeurs pour les jeunes gens à marier. Il était amusant de gravité, ce petit René ! »

Ces paroles me firent peine, et je pensai à René avec plus d'amitié que je n'en avais autrefois.

Son départ avait fortement impressionné mon frère Octave ; il avait près de dix-neuf ans ; il avait complété son instruction avec une force de volonté peu ordinaire, et pourtant aucune carrière ne s'ouvrait devant lui. Il aurait voulu entrer à l'École Centrale, ne pouvant aspirer à l'École Polytechnique, mais le moyen ? Mais les fonds ?

Il me parlait de ses désirs contrariés, une après-dinée d'automne. Nous étions assis sous un petit berceau de chèvre-feuilles, au bout du jardin ; je faisais un fichu au crochet, il me regardait sans me voir, et enfin il me dit :

« Voilà René lancé ! Il est bien heureux ! Il a une voie tracée devant lui, et il arrivera, tandis que moi ! Ah ! si notre père et notre mère avaient mieux gouverné leur barque, je serais aussi en mesure d'arriver, mais que peut-on quand on n'a pas même le premier sou pour passer un examen ?

— Il faudrait beaucoup d'argent, Octave ?

— Beaucoup, non, mais trop encore pour des malheureux comme nous.

— Qu'est-ce que tu voudrais faire ? Explique-moi tes vœux. Tu sais si je t'aime.

— Oui, Antonie, tu es très bonne, je le sais, et je souffre parfois en voyant que maman ne t'apprécie pas à ta vraie valeur.

— Ne parlons pas de cela, parlons de toi. Que voudrais-tu ?

— Passer l'examen des sciences nécessaire pour entrer à l'École Centrale, faire mes études à cette école, et en sortir avec le brevet d'ingénieur.

— Et quand on possède ce brevet ?

— On se place dans des manufactures, aux chemins de fer, chez des fabricants de produits chimiques. On a plusieurs cordes à son arc, on peut vivre, se tirer d'affaire... que je serais heureux si c'était possible ! Mais jamais ! C'est affreux de penser qu'il dépendait de nos parents, s'ils avaient été sages de nous frayer à tous une belle voie commode...

— Chut ! et laisse-moi réfléchir. »

Une idée venait de se présenter à mon esprit ; je la tournai en sens divers, et enfin je lui dis : « Ne serait-il pas possible d'avoir de l'argent sur cette maison, sur la Bicoque ? »

Il poussa une exclamation.

« C'est une idée ! Un créancier, un prêteur pourrait, en effet, prendre hypothèque ; seulement, ma pauvre sœur, ta maison serait grevée et, le cas échéant, il aurait le droit de la vendre. »

— Je ne veux pas regarder l'avenir, le présent nous presse. Il faut que tu aies quelque moyen pour te faire un sort. Je vais écrire à mon père. »

Il m'embrassa, et me répéta, plus ému que jamais il n'avait paru l'être :

« Va, tu n'obligeras pas un ingrat, je n'oublierai jamais ta bonté, tu verras. »

Après de longs pourparlers, la maison fut hypothéquée, Octave passa un excellent examen, il entra à l'École Centrale, et je restai seule avec ma mère et le pauvre Maxime.

V

JOURS SOMBRES

Rien ne luit dans ce passé, pas un pâle rayon de soleil. Que j'ai fait aller le crochet et l'aiguille durant les longs jours d'été, durant les interminables soirées d'hiver, entre ma pauvre mère ennuyée et dolente, et Maxime, qui feuilletait des images et à qui il est bien difficile de faire apprendre une leçon. Pauvre enfant ! pauvre frère ! Il grandit, mais son intelligence ne se développe pas. Octave a gardé pour lui seul le vouloir, la compréhension et l'énergie. Chez Maxime, les besoins matériels semblent seuls exister. Aucune prévision de l'avenir, aucun désir d'arriver à quelque chose ; il ne peut pas imaginer un autre sort que le sien ; il ne regrette ni ne souhaite rien. Qu'advient-il de lui ? Avant très peu d'années, la conscription le réclamera, et sans défense, sans volonté, sans esprit, il faut bien le dire, que deviendra-t-il perdu dans un régiment ? Mon Dieu et mon unique confident, voyez mes peines et mes soucis, ayez pitié de nous !

Que de peines ignorées d'elle-même, ma pau-

vre mère m'a faites ! elle ne peut pas accepter notre situation, elle se plaint, se lamente, accuse autrui, et méprise les faibles efforts que je puis tenter pour rendre notre vie supportable.

« Tu feras des millions de fichus blancs et roses, et tu ne parviendras pas à nous faire vivre ! qu'est-ce que le travail des femmes ? va, tu te consumeras de fatigue et de travail sans arriver à rien. Les hommes seuls peuvent... si ton père avait voulu !... si ton frère voulait un jour... mais remarque que je ne compte pas sur lui... je le connais : l'oiseau ne reviendra pas au nid qu'il a quitté... »

— J'espère mieux d'Octave, maman.

— Pauvre petite, remplie d'illusions, tu verras ! Tu t'es dépouillée pour lui... il te tournera le dos.

— Oh ! maman, je vous en supplie, ne dites pas cela ! vous me percez le cœur.

— Est-ce que le cœur n'est pas destiné à être percé ? crois-tu que le mien soit sain et sauf ? Et Maxime ? qu'advient-il de lui ? il est à peu près idiot.

— Maman !

— A quoi bon se dissumuler ce qui est ? pauvre petite ! »

Ces dialogues me laissaient dans l'âme un fond de noire tristesse, les lettres que mon père nous adressait, lettres rares, n'étaient pas faites pour ramener la sécurité dans nos âmes : lui aussi se plaignait de l'exiguité de ses ressources, et de la raideur de ses chefs ; il trouvait des supérieurs chez des gens que, jadis, il ne regardait pas comme ses égaux. Ses lettres étaient toujours accompagnées d'un mandat, et cette faible somme impatientement attendue, n'était que trop promptement dépensée. Je ne me doutais pas, à dix-sept ans, de ce qui était nécessaire même aux plus pauvres...

Trois ans s'écoulèrent ainsi ; pendant ces trois ans, Octave fit de très bonnes études à son école, et, dès sa sortie, il fut placé chez un grand fabricant de machines : il était heureux, au comble de ses vœux, plein d'ardeur au travail, d'espérances pour l'avenir... il voyait, à portée de sa main, fortune et succès, et dans ses lettres, il me témoignait une vive gratitude : il m'envoya un billet de cent francs sur ses premiers appointements.

Cette année-là, René vint voir ses parents, avant que d'aller à Bayonne, où il venait d'être nommé : il nous fit visite une première fois, avec son père, visite embarrassée et froide, puis, il revint seul, la veille de son départ. Il nous parla beaucoup d'Octave, et avec la plus vive amitié ; il parla de lui-même, des nouveaux avancements qu'il espérait, et en parlant ainsi, il me regardait, je sentais sur mon front ce regard affectueux et bon, et je n'osais répondre : il se leva enfin, et il me dit d'un ton de prière :

« Je reviendrai ! je vous retrouverai ? »

Je fis un signe affirmatif, et quand il fut parti,

ma mère se moqua de lui et de moi, et elle finit par me dire d'un ton plus sérieux :

« Jamais son père ne consentirait à vous marier.

— Hélas ! c'est bien possible. »

L'hiver se passa encore, sombre, froid, triste. Les envois de mon père se faisaient plus rares, mais Octave envoya encore quelques secours. Nous vécûmes. Comment ? de privations, et comme disait ma mère... cela ne coûte pas cher.

Cette année-là, mon pauvre Maxime tira au sort et amena un mauvais numéro. Il s'en affligea beaucoup : indolent et timide, ayant la conscience de sa faiblesse et de son incapacité, il redoutait la vie militaire, et pourtant, il dut partir. Je ne saurais dire combien j'en fus affligée, et sa première lettre n'était pas de nature à me rassurer : Il écrivait :

« MA BONNE MAMAN, MA BONNE SŒUR,

» Je suis entré dans un régiment de cavalerie, parce qu'on a trouvé que j'avais la taille. Je suis à Poitiers. On est bien nourri, puisqu'on a de la viande tous les jours, mais on doit beaucoup travailler. J'ai un cheval qui s'appelle Coco ; je dois le soigner, le panser, l'étriller, le laver et lui donner à manger, avant de pouvoir m'occuper de moi. On se lève très matin, la trompette sonne pour ça ; on va aux écuries, j'ai peur des ruades des chevaux ; quand ils sont arrangés, on nous mène à l'école, pour apprendre à monter à cheval ; je suis tombé hier et je me suis fait mal au genou ; l'instructeur est rude et il a de vilains mots à la bouche ; les autres se moquent de moi et ils me donnent des sobriquets. La nuit je ne dors pas beaucoup, mon lit est très-petit, il y a de mauvaises odeurs et je pense bien à ma petite chambre de la Bicoque. Que je voudrais y être encore ! Je vous embrasse, ma bonne maman et ma bonne sœur, et je suis :

» Votre fils chéri, MAXIME. »

Cette pauvre lettre, que j'ai eu peine à déchiffrer, vu l'écriture et l'orthographe, m'a laissé un sentiment douloureux. Pauvre frère ! perdu au milieu de ces étrangers, qui méprisent sa faiblesse, privé, sinon du bien-être, au moins des soins et des caresses que nous avions pour lui, sans une voix qui le console, sans une main qui le soutienne, pauvre frère ! je lui ai écrit en gros caractères, je lui ai parlé du bon Dieu, et j'ai mis dans ma lettre un mandat de cinq francs. Impossible de pouvoir davantage.

VI

JOURS DE DEUIL

Vers l'automne de cette même année, il nous est venu une bien mauvaise nouvelle. Depuis quelques mois, mon père écrivait de moins en moins, ma mère s'en impatientait, nous ne rece-

vions plus aucun secours, et sans les produits de notre jardin et de notre basse-cour, si bien soignés par Madeleine, sans l'aiguille et le crochet, je ne sais comment nous aurions vécu. Madeleine avait eu l'idée d'élever deux petites poules, et, grâce à elle, nous avons une basse-cour ; nous vendons des œufs et nous avons même vendu quatre poulets ; nous vendons tous nos fruits... La divine Providence, qui veille sur tout ce qui vit, ne nous a pas abandonnées.

Octave nous dit qu'il économise pour avoir quelques fonds qui lui permettent de s'associer avec un de ses anciens camarades, qui a de la fortune et qui veut entreprendre une usine. Mon frère y entrerait comme associé et directeur. Alors, il nous aidera... Maintenant, il ne le peut pas...

Au mois de septembre, arriva une lettre de mon père : il quittait son emploi, parce qu'il était excessivement souffrant, et il revenait auprès de nous pour guérir ou mourir, disait-il.

Il arriva peu de jours après... j'étais si heureuse de le revoir, mais quand je l'eus bien regardé, après l'avoir bien embrassé, je fus consternée du changement que sept ans avaient fait en lui. J'avais quitté un homme brillant de santé, de force, je revoyais un vieillard.

O mon pauvre père ! que le poids du jour a été pesant pour vous !

Ma mère le reçut sans enthousiasme, mais avec amitié : il nous parla de sa vie à Paris, il avait beaucoup travaillé, peu gagné, et ses forces s'étaient épuisées par le chagrin, le manque de soins et l'excès du labeur.

« Ce sont là, trois vampires qui sucent le sang et la vie, dit-il.

— Il en est d'autres ! » ajouta ma mère d'un ton qui me glaça.

Il ne répliqua point, et une paix supportable s'établit. Le moyen d'ailleurs de ne pas avoir pitié de celui qui nous revenait malade, exténué, mourant ? tous nos soins et toutes nos pensées ne furent bientôt remplis que de lui. Il était, le médecin le dit, au bout d'une maladie de poitrine, qui avait ruiné sa robuste constitution. Nous fimes de notre mieux, la pauvre bonne Madeleine nous aidait bien ; elle nous aidait même de son argent, elle disait :

« Prenez, M. René me le rendra. »

Je fus obligée de demander un peu d'aide à Octave ; il envoya deux cents francs, en me disant qu'il partait pour l'Algérie, où ses affaires l'appelaient pour longtemps. Cette lettre me fut très pénible, je pus la cacher à mon père.

Il passa l'hiver au coin du feu : nous lui tenions compagnie, et parfois, ma mère, qui lit fort bien, lui faisait une lecture. Elle choisissait des romans ou des pièces de théâtre ; j'aurais voulu autre chose ; heureusement, nous recevions de temps en temps la visite de notre curé, et doucement, paisiblement, il amenait notre cher malade à des pensées depuis longtemps négligées.

Les grands froids du printemps, les vents glacés descendus des monts, firent beaucoup de mal à mon père : il dut garder le lit, et bientôt il ne le quitta plus.

Ce fut alors seulement que les illusions qu'il avait conservées se dissipèrent, il ne compta plus guérir, et il me parla, mais à moi seule, de sa fin prochaine :

« Je ne regrette pas la vie, disait-il, je n'ai pas été heureux, mais je déplore de vous laisser après moi sans protection et sans fortune. Comment ferez-vous, ma pauvre Antonie ? »

— Je travaillerai, mon père, et peut-être qu'Octave nous viendra un peu en aide. »

Il secoua la tête.

« Ne compte pas sur lui, mon enfant ; il aime l'argent, il n'en aura jamais assez. Mais ce projet de mariage avec René Herbault, aboutira-t-il ? »

— Mon père, il n'y a pas de projet, il n'y a pas d'engagement : il m'a seulement demandé d'attendre.

— Cela ne t'engage à rien, ni lui non plus.

— C'est ce que je pense, mon père. »

Ces conversations qui se renouvelaient souvent et presque dans les mêmes termes, le laissaient plus sombre : un jour, il me dit :

« Combien je déplore de n'avoir pas mieux conduit ma vie ! ma pauvre fille, toi qui es si généreuse, toute ta vie sera un long sacrifice, et personne ne t'en récompensera. »

— Si ! dis-je : Dieu !

— Dieu ! tu y crois donc !

— Oh ! oui, et je le sens près de moi ! Mon père, il est près de vous aussi... il vous attend pour vous consoler. »

Il ne répondit rien, mais quelques jours plus tard il me demanda mon *Imitation*, disant :

« Ma mère en lisait un chapitre tous les soirs. »

Dieu parlait et il fut entendu ! Ces dernières semaines de la vie de mon bien-aimé père m'ont légué un souvenir aussi doux que triste : serviteur de la onzième heure, il paya, par un véritable amour, les dettes d'une longue vie. Ma mère le soignait assidûment, il lui témoignait de l'affection, et quelques heures avant de mourir, il l'embrassa et la serra sur sa poitrine : elle pleurait : ils s'aimaient et se réconciliaient avant que de se quitter pour jamais. Mais non ! c'était un au revoir pour l'éternité !

Octave assista aux funérailles, et se montra généreux pour nous, mais j'aurais préféré à ses largesses un peu de confiance, d'ouverture de cœur. Sa bourse était ouverte et son âme fermée.

René Herbault écrivit à ma mère une lettre de condoléance, très-douce, très-sympathique, et dans laquelle il lui disait qu'il fallait espérer de l'avenir. Notre pauvre Maxime écrivit plusieurs lettres : il pleure son père et il est très malheureux au régiment.

VII

JOURS D'ORAGE

Six mois s'étaient passés ; notre existence monotone était rentrée dans son lit ; rien n'était changé, sinon que nous ne recevions plus des lettres de Paris, que nous allions tous les jours nous agenouiller sur un petit tertre, où la croix sortait d'un massif de fleurs, et que ma mère, si elle se plaignait encore, ne parlait plus de mon père que pour louer ses qualités et son cœur. Nous vivions paisiblement, avec ce fond de mélancolie, qui, je crois, n'est étranger à aucune existence ; n'y a-t-il pas partout des regrets et des craintes ?

Je travaillais beaucoup, je variais mes petits ouvrages afin de les mieux vendre ; le jardin et la basse-cour fournissaient à nos besoins avec cette inépuisable bonté de la nature, qui semble un reflet lointain de la bonté féconde du Créateur. Nous n'avions pas de grandes craintes pour le présent ; seul, mon cher Maxime nous inquiétait : je le devinais malheureux et opprimé dans ce monde soldatesque où la force de corps, la vivacité d'esprit sont uniquement comptées. Que faire pour lui ? Si Octave avait pu, si Octave avait voulu lui acheter un remplaçant ! mais il n'y fallait pas songer.

Un soir de l'hiver qui suivit la mort de mon père, nous reçûmes très-inopinément la visite de M. Herbault, qui ne venait jamais nous voir. Nous en fûmes surprises, et sa sécheresse plus qu'ordinaire nous glaça à notre tour. Après quelques paroles indifférentes, le temps, la neige précoce, le mauvais état des chemins, il dit tout à coup, en s'adressant à ma mère :

« Est-ce de votre aveu, madame, que mon fils veut demander la main de votre fille ? »

Maman pâlit, et répondit avec douceur :

« Si M. René a votre aveu, monsieur, il aura certainement le mien. »

— Il ne l'a pas, je dois vous le dire franchement ; et si c'est vous, mademoiselle, qui le soutenez, je vous engage à renoncer à ces visées : je ne consentirai jamais !

— Monsieur, répondit ma mère en s'animant à son tour, je ne sais qui vous autorise à venir me faire une scène chez moi !

— Je ne vous fais pas de scène ; je vous dis seulement, je dis à mademoiselle, ce que j'ai écrit à mon fils aujourd'hui même. Il m'a écrit qu'il voulait épouser mademoiselle Antonie, qu'il n'en épouserait pas d'autre ; je lui ai répondu qu'il n'aurait jamais mon consentement. Jamais ! Quant à vous faire une scène *chez vous*, madame Vernon, apprenez que ce *chez vous* ne vous appartient pas : je suis votre créancier hypothécaire, vous ne me payez pas mes intérêts ; je ferai vendre la Bicoque dans l'espace d'un mois.

— Monsieur, s'écria ma mère, je vous en supplie! ne nous chassez pas de notre seul asile! ayez pitié de nous!

— Vos prières sont bien inutiles; je veux corriger René de ces billevesées d'amour; nous verrons un peu s'il épousera une fille sans feu ni lieu!»

Il s'en alla, et ses menaces s'effectuèrent. J'écrivis à Octave; je le suppliai de nous venir en aide et de racheter cette maison, engagée pour lui. Il ne le pouvait pas! tous ses fonds étaient engagés dans son commerce, les affaires allaient mal, mais plus tard, quand il verrait clair, nous n'aurions pas à nous plaindre de lui. Il nous envoyait deux cents francs pour louer une autre maison.

La Bicoque fut vendue, et nos souvenirs attachés à ces murs, à ces arbres, à ces paysages que l'on voyait au loin, furent arrachés de nos cœurs. Nous étions sans refuge, car les maisons à louer ne se rencontraient pas, mais la bonne Madeleine nous invita à venir chez elle : elle mit à notre disposition deux chambres, son petit jardin et un hangar pour nos poules, et nous nous estimâmes heureuses d'abriter nos têtes sous ce pauvre toit!

Nous sommes tout à fait descendues au rang des pauvres : la possession de la Bicoque nous donnait encore un certain rang dans ce pays, pauvre lui-même; la Bicoque avait toujours appartenu à la famille de mon père; son aïeul y était né; aussi longtemps que nous étions là, il semblait que l'honneur héréditaire nous abritât; nous en voilà chassées... ce petit lambeau de considération, qui plaît à l'amour-propre, nous est enlevé... que Dieu soit mille fois béni!

M. Herbault en est-il plus heureux? il nous ruine et il afflige son fils... Que Dieu lui pardonne!

On dit qu'un malheur ne vient jamais seul, ce qui n'a rien d'étonnant, en voici un nouveau pour nous : Maxime a reçu un coup de pied de cheval, il a la jambe cassée et il restera absolument estropié. Quand il sera sorti de l'hôpital, il nous reviendra. Comment le faire vivre? Dieu pourvoira. Ma pauvre chère maman est noyée dans les larmes; elle répète :

« Nous sommes trop malheureux! »

Nous, puisque Dieu compte nos épreuves.

Il est là, le pauvre frère, épuisé de souffrance, infirme, assis auprès de l'âtre, comme autrefois mon père, et si accablé qu'il comprend à peine sa situation et la nôtre. Il a vu cependant que nous n'habitions plus la Bicoque et il a paru mécontent.

Octave a envoyé un peu d'argent, un chèque, comme il dit, pour les plus pressants besoins : il va se marier avec la sœur de son associé, Jenny Barry; il paraît heureux, et il ne se doute pas que d'autres puissent être malheureux. Il fait,

dans sa lettre, une allusion à l'argent qu'il nous a versé : il aura dans l'avenir *de nouvelles charges*... nous lui sommes donc une charge! *Fiat!* mon Dieu!

Il faut pourvoir cependant aux besoins de ma chère maman, de mon Maxime... mon aiguille et mon crochet deviennent bien insuffisants, les modes changent, et elles ne se doutent pas, que du vol de leurs ailes légères, elles froissent bien des intérêts et laissent sans ressources les indigentes ouvrières. Le jardin de Madeleine ne rapporte presque rien, ni fruits, ni légumes délicats; les œufs sont employés à nous nourrir; nous ne devons plus espérer en Octave... il faut faire autre chose. J'ai imaginé d'instruire les petites filles, comme le font les bonnes *béates* du pays : je glanerais après elles, et quoique je ne sois guère instruite, je pourrai toujours apprendre le catéchisme et l'*A B C* à un petit enfant. Je gagnerai quelque argent pour eux... mon sang, ma vie, plutôt que les voir souffrir!

J'ai des élèves : les mères de famille sont contentes parce que j'enseigne aux petites filles à se servir de l'aiguille... je tâche aussi de les rendre propres, laborieuses, et, s'il se peut, pieuses. Il y a de grandes répugnances à vaincre dans cet état : il s'y trouve aussi des récompenses. L'amitié que me témoignent ces pauvres petites en est bien une, et je ne m'étonne pas que les Béates, qui ont dévoué leur vie entière à ces obscurs labeurs, aient une mine si paisible et si satisfaite. Quelques-unes d'elles, quand elles reviennent de la sainte Table, semblent transfigurées.

Je crois que l'on me plaint beaucoup; les quelques personnes que je connais ici me témoignent des égards, mais toujours ces marques de sympathie sont mêlées de mots compatissants et de paroles de blâme à l'adresse de mon frère et de mes malheureux parents. Il est bien difficile de défendre Octave, puis qu'on le sait (tout se sait!) heureux, bien marié, et jouissant de ce qu'on appelle les biens de la vie; mais mon père et ma mère ne seront jamais attaqués devant moi : la mémoire de mon père m'est si sacrée! et l'infortune de ma pauvre mère sevrée de toute joie, effacerait des torts, si elle avait eu des torts.

On me plaint, et, en m'interrogeant, je ne me trouve pas à plaindre. Je devine ce qu'est le bonheur des élus de ce monde, mais je sais quel est le bonheur d'une conscience tranquille, qui ose regarder l'éternel avenir avec des yeux sereins; je sais quel est le bonheur d'une âme qui repose entre les bras de son Dieu, je sais quel bonheur c'est de pouvoir se dire : ceux que j'aime s'appuyent sur moi, et de mes labeurs, je leur fais une part de joie et de paix. On me plaint, mais quand maman me sourit, quand ce bon Maxime s'assied avec confiance à notre table, je ne me plains pas. Je plaindrais volontiers Octave.

VIII

UN ÉVÉNEMENT

La cloche de l'église sonne lentement : c'est un trépas; je prie pour le défunt inconnu; mes petites filles arrivent (je tiens ma petite école au jardin durant l'été), la cloche sonne toujours, et une petite dit :

« C'est pour le vieux M. Herbault; il vient de mourir, il n'a pas été longtemps malade. »

Pauvre René! le voilà donc orphelin! Je prie encore et je fais prier les enfants, et lorsqu'elles sont à l'ouvrage, je vais trouver ma mère et je lui dis la nouvelle. Elle lève les épaules et dit :

« Que Dieu lui soit plus miséricordieux qu'il ne l'a été envers nous! »

Deux jours après, on célébrait les funérailles; j'y suis allée, je me suis cachée derrière un pilier, et j'ai vu le triste cortège que conduisait René: il avait l'air très-affligé; il ne m'a pas vue; m'aurait-il d'ailleurs reconnue sous cette cape noire que j'ai adoptée, car je n'ai pas assez d'argent pour suivre, même d'infiniment loin, les modes des demoiselles? J'ai prié pour lui et pour son père.

Il n'est pas venu, mais il a demandé de nos nouvelles à Madeleine. Je sais qu'il est reparti pour Bayonne. Madeleine assure qu'il est riche... tant mieux! il fera un si bon emploi de sa fortune!... je ne le reverrai plus... qu'est-ce qui l'attirerait dans ce pays?...

L'hiver est long et triste; la neige couvre les chemins, les montagnes lointaines semblent des pics d'albâtre; tout est mort et glacé, et sans que je le veuille, la sourde tristesse des jours sans soleil s'insinue dans mon cœur. On m'en a dit souvent : la vie est triste... Oui, ma vie est triste! toujours ces mêmes labeurs, toujours ces pauvres enfants ignorantes et grossières, toujours des soucis, toujours, autour de soi, des besoins impérieux auxquels il est bien difficile de satisfaire. Il me semble qu'un mot d'éloge et d'affection relèveraient mon âme, mais ma mère, accablée par l'infortune, est devenue morose, et mon pauvre Maxime voit de jour en jour s'éteindre sa faible étincelle d'intelligence. Pourvu qu'il dine et qu'il dorme, il est content. Et moi, je suis triste. Madeleine est toujours gaie : elle est à son rouet, elle chante :

A la première ville
Son mari l'habille
Tout en satin blanc.
A la seconde ville
Son mari l'habille
Tout en or et en argent!

Elle aime ces vieilles chansons, où l'on voit de l'or, de l'argent et du satin blanc, cela représente le bonheur à ses yeux. Le bonheur! il y a cependant des gens heureux; Octave paraît heureux, il a un enfant; il nous l'a annoncé en nous envoyant des dragées qui ont fait grand plaisir à Maxime.

Le moindre grain de mil
Ferait mieux mon affaire...

Je vais aller à l'église pour chasser ces mauvaises pensées. La tristesse n'est pas agréable à Dieu.

IX

JOUR DE SOLEIL

J'ai fait un rêve : est-ce un rêve? il me semblait qu'il était soir. Notre petite lampe brûlait; ma mère tricotait à l'angle de la cheminée, Maxime dormait de l'autre côté; j'étais près de la table, et je finissais un beau châle blanc; tout à coup, Madeleine jette un cri de surprise, et dit à très-haute voix :

« J'en étais bien sûre! »

La porte s'ouvre... René entre.

Il va vers ma mère et il la salue si cordialement qu'elle est obligée de lui répondre avec amitié. Il vient vers moi, il me prend la main, la retient, et il me dit à haute voix :

« Antonie, voulez-vous laisser pour toujours votre main dans la mienne? J'ai dû obéir à mon père... maintenant, je suis libre, je vous demande d'être ma femme : je serai le fils de votre mère et le frère de Maxime. Confiez-vous à moi! »

Je me tournai vers ma mère.

« Oui, pauvre chère fille! dit-elle. Que ton père serait heureux! »

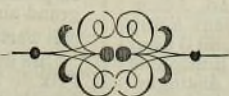
— Ma mère a dit oui, »

Il me mit au doigt un anneau... j'étais si pleinement heureuse... cela doit être un rêve!

Non!... ce n'est pas un rêve! Voici à mon doigt l'anneau de René et l'on publie nos bans dans trois jours.

Mon Dieu! vous êtes bon pour votre enfant!

M. BOURDON.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GARNITURE POUR LE BOEUF.

Prenez un raifort, râpez-le et placez ces vermicelles autour du bouilli.

*
*
PETITS PATÉS AUX GREVETTES

Mettez dans une casserole un beau morceau

de beurre dans lequel on délaye, en le laissant fondre, une bonne cuillerée de farine; ajoutez-y un peu d'eau chaude, poivre, sel, et un peu de noix de muscade. Laissez tout bien bouillir et ensuite ajoutez-y les crevettes. Versez le tout dans les petits pâtés.

REVUE MUSICALE

La Jeunesse de Henri V, prince royal d'Angleterre, musique inédite en France. — Son auteur: P. Hérold. — Détails biographiques sur la jeunesse de ce maître, d'après MM. Fétis, A. Adam, Scudo et L. Escudier. — Notre Album-Prime: Les Célébrités, 6^e volume de *Piano-Revue*.

Avant d'entrer dans de nouveaux détails sur l'ouvrage d'Hérold, encore inédit en France: *La Jeunesse de Henri V*, d'Angleterre, dont nous commencerons la publication en Janvier prochain, il serait bon de parcourir la vie, trop courte, hélas! du célèbre auteur de *Zampa*, d'en remonter le cours même jusqu'à ses débuts dans la carrière musicale.

Indépendamment de l'intérêt qui s'attache à la connaissance du passé de nos grands maîtres, des difficultés qu'ils eurent à vaincre, des ronces qui entravèrent leurs pas, ou des pentes fleuries sur lesquelles ils n'eurent qu'à se laisser glisser, nous aurons encore l'avantage de donner à nos lectrices la preuve incontestable que cette musique d'Hérold, inédite en France, fut bien réellement composée par ce disciple des Méhul, Lesueur, Dalayrac et Boieldieu.

En effet, le premier sentiment qu'on éprouve en face d'une œuvre dite *inédite*, c'est le doute.

Ici, rien de semblable ne peut se produire. L'œuvre a vu le jour quelque part, à trois cents lieues de nous. Ce qui, alors, sans les prodiges de la vapeur, en représentait plus du triple.

C'est donc bien, néanmoins, une véritable *trouvaille* que ces premières inspirations d'Hérold, et l'administration du *Journal des Demoiselles* se félicite d'avoir pu vaincre nombre de difficultés d'édition et de chiffres, pour en offrir la primeur à ses abonnés.

Louis-Joseph-Ferdinand Hérold naquit à Paris, le 28 janvier 1791.

Ses principaux biographes, Fétis, Ad. Adam, qui fut son ami, et P. Scudo s'accordent à dire que son père, originaire de Hambourg, où il avait étudié la musique sous la direction d'Emmanuel Bach, fut un professeur de piano très distingué. Il mourut d'une maladie de poitrine, laissant une veuve dans un état de fortune médiocre, mais du moins à l'abri du besoin, et un fils en bas-âge.

Hérold apprit la musique en se jouant, comme on apprend la langue maternelle, et quoiqu'il n'eût pas été tout d'abord destiné à la carrière des arts. Placé de bonne heure dans l'une des meilleures pensions de Paris, où il fit d'excellentes études littéraires, la mort prématurée de son père, en lui faisant une nécessité de ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un agrément, rendit ses progrès plus rapides encore.

Ferdinand Hérold, idole de sa mère, qui jeune et jolie, refusa constamment de contracter une nouvelle union, voulant consacrer toute son existence à son fils, fut l'objet de la sollicitude de tous les amis de son père. M. Adam, le père de l'auteur du *Châlet*, professeur de piano au Conservatoire et qui était son parrain, reporta sur l'enfant toute l'amitié qu'il avait eue pour Hérold le père, son compatriote et son confrère. Ferdinand fut admis dans sa classe, où il remporta bientôt le premier prix de piano. Pour concourir, il exécuta une sonate de sa composition; c'est la seule fois que ce cas se soit présenté, dit A. Adam. Il n'avait alors guère plus de seize ans.

En 1810, il était déjà en état de recevoir des leçons d'harmonie de Catel; en 1811, il passa sous la direction de Méhul, qui l'éclaira de son expérience et lui communiqua son goût pour les formes amples et dramatiques, enfin, en 1812, il concourut à l'Institut et remporta le grand Prix de Rome.

Le sujet de la scène du Concours était *Made-moiselle de Lavallière*, que Louis XIV veut enlever du couvent où elle s'est retirée. Les concurrents avaient trois semaines pour composer leur musique. La mère d'Hérold va pour le visiter à l'Institut, six jours après son entrée en loge. Elle le trouve jouant à la balle dans la cour; sa tâche était terminée. Quelques instances qu'on lui fit, il ne voulut pas rester un jour de plus.

« J'ai été enfermé assez longtemps quand j'étais en pension, dit-il, à présent je veux respirer le grand air. »

Il partagea son premier prix avec M. Cazot.

Une des plus utiles prérogatives attachées au Prix de Rome était de vous arracher à cette funeste conscription, qui décimait si cruellement nos familles à cette époque. Hérold, à peine âgé de vingt ans, dut à ses succès d'éviter d'aller por-

ter le mousquet sur les bords glacés de la Néva. Il partit pour Rome.

Depuis longtemps il soupirait après ce ciel de l'Ausonie, sous lequel il lui semblait qu'on ne devait trouver que de belles inspirations. Aussi a-t-il souvent avoué depuis lors, que le temps qu'il avait passé dans la capitale du monde chrétien était le plus heureux de sa vie.

Après de laborieux travaux, il quitta cette terre classique des arts pour se rendre à Naples.

Là, il lui sembla vivre d'une autre vie. Un ciel incomparable, un air pur, vif et léger, un site admirable, l'enthousiasme naturel des habitants, tout était fait pour lui donner, dans ce pays, cette fièvre de production qu'on n'éprouve point ailleurs avec autant d'intensité.

C'est avec ravissement qu'il passa trois années entières dans la patrie des Palestrina, des Cimarosa et des Galoppi. Son génie facile et brillant se sentait attiré vers ce pays des grands mélodistes, vers cette terre fortunée, toute remplie de lumière, de belles formes et d'échos harmonieux. Il ne voulut pas la quitter sans lui avoir payé un tribut de reconnaissance en composant, pour elle, expressément, un opéra italien. Le désir d'écrire pour le théâtre le tourmentait, c'était une belle occasion.

M. Adam, le père, qui à Paris avait donné des leçons aux enfants du roi de Naples, avait fait obtenir à Hérold, dès son arrivée dans cette ville, la place de professeur de piano des jeunes princesses. Aidé de cette royale protection, il écrivit d'abord, et put faire représenter à Naples, au théâtre *Del Fondo*, un opéra en trois actes intitulé :

LA GIOVENTU DI ENRICO QUINTO,

qui eut un succès flatteur et de bon augure, dit Scudo; — qui eut un succès immense, affirme Ad. Adam.

Quoi qu'il en soit, comme nous le disons au début de ces lignes, Hérold n'a point fait connaître à ses compatriotes la musique de cet ouvrage, et cet honneur était réservé au JOURNAL DES DEMOISELLES, soixante-six ans plus tard!

Un fait à remarquer, c'est qu'à l'époque dont il s'agit, un préjugé presque invincible était répandu dans toute l'Italie et surtout à Naples, contre les musiciens de l'Ecole française.

C'était donc fort honorable pour un jeune compositeur, né sur les bords de la Seine, d'avoir un premier ouvrage joué avec succès, sur un théâtre italien, et chaleureusement acclamé, vivement applaudi par un public Napolitain.

Vers la fin de 1815, dit M. Léon Escudier, — on vit arriver d'Italie, où il était allé s'inspirer aux beautés de la nature et aux subtilités de l'art, au ciel bleu et aux ruines, aux brises embaumées par les roses de Pæstum ou par les oranges de Pausilippe, et au calme mélancolique du chemin des Tombeaux, — on vit arriver à Paris un jeune homme à l'imagination ardente, à l'âme impressionnable, la tête remplie de souvenirs, le cœur plein de mélodies; il se nommait Hérold. Sa carrière musicale fut courte comme sa vie, mais elle fut des plus brillantes. *Zampa* et le *Pré aux Clercs* resteront toujours au rang des plus beaux ouvrages de la scène française.

En 1816, alors qu'Hérold désespérait de pouvoir jamais se produire au théâtre, tous les obstacles lui furent aplanis par la rare bienveillance d'un homme illustre, par Boieldieu, qui lui tendit une main fraternelle et l'admit à écrire un acte dans un opéra de circonstance, *Charles de*

France, dont il était chargé, à l'occasion du mariage du duc de Berry.

Quelle bonne fortune pour un jeune auteur de débiter sous les auspices d'un tel collaborateur! Cette musique eut un grand succès, et la part d'Hérold fut très remarquée. Théaulon qui avait écrit la pièce de *Charles de France*, lui donna son poème des *Rosières*. Puis vinrent ensuite : *La Clochette*, le *Premier Venu*, etc., etc., et enfin *Marie*, en 1826, qui obtint un très grand succès, et fut, dit Scudo, — l'œuvre où le génie d'Hérold, épuré par le travail, s'épanouit dans toute sa grâce et donne la mesure de sa force.

Pour la musique de ballet, ce maître n'avait pas de rival.

Hérold est mort le 19 janvier 1833, à quatre heures du matin, au même âge et de la même maladie que son père. Il a laissé, dit en terminant Ad. Adam, une jeune veuve et trois enfants, dont un garçon; puis une malheureuse mère, dont toute l'existence avait été consacrée à ce fils auquel elle ne croyait pas devoir survivre. On la vit souvent errer autour de l'Opéra-Comique, consultant les affiches, pour voir si l'on donnait quelque ouvrage de son fils. Lorsqu'elle y apercevait son nom chéri, elle se mettait à pleurer!... et se retirait douloureusement dans sa demeure solitaire, pour revenir le lendemain pleurer de nouveau au même endroit! Ce fut-là toute sa vie. Son bonheur, c'était Hérold; sa seule consolation, la gloire qu'il a laissée!

En janvier prochain nous nous occuperons du libretto et des morceaux de chant et de piano de cet intéressant ouvrage: la *Jeunesse de Henri V*, dont la mise en lumière ne doit pas nous faire oublier aujourd'hui une non moins attrayante publication.

Nous voulons parler de l'*Album* que chaque année nous mettons à la disposition de nos abonnés.

Si l'on veut bien compter les beaux volumes rouges et ornés de dorures, qui sont alignés dans la bibliothèque musicale, on verra que nous en sommes à la 6^e série du *Piano-Revu*.

Ce sixième volume, comme les précédents, distingué par un double titre, aura, cette année, celui de : *Les Célébrités du Piano*. Cela indique déjà que les 102 morceaux de musique dont il se compose ont été triés sur le volet, avec autant de compétence que de goût.

Prétendre les énumérer tous ici serait presque aussi difficile que de faire entrer toutes nos gracieuses lectrices dans une bonbonnière! Mais nous pensons qu'on nous saura gré d'en citer le plus grand nombre possible, afin que lorsqu'elles demanderont cet Album dans nos bureaux, les abonnés connaissent déjà, par notre exposé et par les titres, une bonne partie des œuvres hors ligne qu'il contient.

Le choix de pièces classiques ou sérieuses est en nombre imposant.

Tels : l'ouverture de *Preciosa*, de Weber; un ravissant *Duetto*, de Mendelssohn; *Marche Hongroise*, de Schubert; *Une plainte* (Brises d'Orient), F. David; *La clémence de Titus*, marche de Mozart; *Mazurka*, de Chopin, op. 30; ouverture de *Faust*, de Spohr; *Castor et Pollux*, sarabande de Rameau; *Romance sans paroles*, de Mendelssohn; marche triomphale de *Thésée*, opéra de Lully; *Les Vendangeuses*, de Couperin; *Nocturne*, de Chopin; *Il Crociato in Egitto*, de Meyerbeer; *L'automne et l'Hiver*, de Haydn; *Prométhée*, ballet de Beethoven; ouverture de

L'Elisir d'Amore, de Donizetti; *Larghetto*, de Clémenti; 2 autres *mazurkas*, de Chopin, op. 33; ouverture du *Calife de Bagdad*, de Boieldieu; *La Sérénade*, de Schubert; *Air de danse*, de Weber; *Marche*, de Beethoven; *Chasse des Sylphes*, de Mendelssohn; fantaisie sur le *Moïse*, de Rossini; ouverture de *Joseph*, de Méhul; *Rose Sauvage*, mélodie de Schubert; *Rondo*, de Chérubini; autre *Rondo*, du 3^e concerto de Steibelt; *L'Épreuve villageoise*, de Grétry; ouverture de *Sophonisbé*, de Paër; *Andante*, de Beethoven, etc.

Voilà certes, des noms d'une incontestable célébrité, voilà des titres qui nous dispensent d'y joindre l'éloge, ce que nul ne saurait leur refuser.

Mais ce n'est pas tout. Triplez, si vous le voulez, le chiffre de ces noms et de ces pièces remarquables, et vous n'aurez pas encore atteint le total de tous ceux qui forment notre recueil. Ces autres pages, qu'il nous faut passer sous silence, ce sont : des *Fantaisies*, des *Réveries*, des *Airs d'opéras*, des *Mélodies*, des *Couplets*, des *Bluettes*, des *Chansons*, des *Menuets*, des *Danses* de toutes sortes. Ces noms, qu'une juste noto-

riété a rendus populaires, sont ceux de Victor Massé, Massenet, Litolff, Offenbach, de Kontski, Duvernoy, de Groot, E. Pessard, Planquette, Spindler, Benda, Nibelle, Strauss, Arban, C. Schubert, etc., etc.

En face de ces arguments décisifs, et qui nous semblent sans réplique, il ne nous reste qu'à ajouter que nulle part, quels que soient la ville, l'éditeur ou le marchand, on ne saurait rencontrer, ainsi réunis, tous les avantages que présente la publication du *Piano-Revue*.

Il est inutile de rappeler ici que rien n'a été épargné, comme par le passé, pour joindre, dans cette édition, aux plaisirs de l'intelligence, le charme des yeux et du goût. La beauté du format luxueusement relié et doré, rend l'ALBUM-PRIME digne de prendre sa place dans les plus élégants salons.

Les conditions de prix sont toujours :

10 fr., en prenant l'Album dans nos bureaux ;
12 fr., pour le recevoir par la poste.

Pour plus de renseignements : Voir l'annonce à la couverture du Journal.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ah ! ma chérie, qu'elle distance il y a de la coupe aux lèvres ! bien qu'on semble peu le soupçonner. Je te préparais *con amore* un limpide breuvage qui bouillonnait dans le verre. Pour le composer, j'extrayais les sucres les plus pénétrants : la *Gioventu d'Enrico Quinto*, Charles de France, la *Clochette*, le *Premier Venu*, les *Traqueurs*, l'*Auteur mort et vivant*, le *Muletier*, le *Roi René*, le *Lapin blanc*, le dernier jour de *Missolonghi*, l'*Illusion*, l'*Auberge d'Auray*, le *Pré aux Clercs*, *Zampa*; toutes ces fleurs charmantes écloses dans le jardin d'Hérolde, je les avais cueillies pour en distiller l'arôme et lorsque, triomphante, j'allais tendre vers toi cet enivrant breuvage, une autre main devance la mienne, ma coupe s'éloigne de tes lèvres et.... mais tu n'y perds absolument rien... au contraire ! Elle était de simple cristal : celle de mademoiselle Lassaveur où tu vas boire est d'or fin, ornée de pierreries et couronnée de fleurs !

Je ne garderai point rancune à notre savante amie pour m'avoir ainsi distancée, quand mon siège était fait ; oh ! non ! j'entends trop bien mes intérêts ; au lieu de la boudier, je vais la lire, ce que je ne fais jamais sans plaisir et profit. C'est elle qui te dira qu'Hérolde était parisien ; elle t'inclinera vers cette vocation précoce qui se manifestait dès l'âge de six ans ; tu suivras, avec

elle, l'adolescent, prix de Rome, vers la ville éternelle et de là jusqu'à Naples où la *Gioventu d'Enrico Quinto* fut la première étoile attachée à son front !

Mademoiselle Lassaveur, en attendant qu'elle effeuille pour le *Journal des Demoiselles*, le mois prochain, cette pâquerette printanière qui a nom la *Gioventu d'Enrico Quinto*, mademoiselle Lassaveur t'apprendra qu'Hérolde eut pour maître Méhul, pour ami Boieldieu... tu le savais déjà, peut-être. Sais-tu également que l'illustre parisien mourut à quarante-deux ans, Florence ? Mais il avait commencé sa course triomphale à cette heure où tant d'autres génies n'ont point encore quitté leurs langes !... Mozart aussi prit un essort prématuré.... et Mozart, hors d'haleine avant l'âge, se courba pour mourir quand sonnait à peine midi...

Ah ! petit Jacques, petite Louise, je vous vois lire ces lignes et conclure....

Eh ! bien oui, Florence, tes bien aimés ont raison si leur instinct condamne la culture intensive de l'esprit, les primeurs de l'intelligence, le culte de quelques-uns pour les enfants prodiges ! — Je ne les admetts, moi, qu'à l'état d'exception. Malheureusement, aujourd'hui, bon nombre de mères en voudraient faire une règle générale.... Tous prodiges, tous !... Et les bonnes étrangères

infestent la France pour le bien futur... de l'ennemi ! et les fronts de cinq ans pâlisent sur de gros livres ; les doigts mignons qui peuvent à peine tenir la plume se crispent dans ce maussade exercice ; les intelligences encore dans les limbes en sont arrachées violemment, exposées avant l'aube au soleil du midi, tendues si fort que parfois la corde se brise ! La grâce enfantine, la fraîche santé printanière s'en vont à tire-d'ailes ; mais la sottise vanité vient au triple galop ! Trouves-tu que cela fasse vraiment compensation, Florence ?

— Non !

Il faut des compensations, pourtant, n'en fut-il plus au monde !

Les mères en imaginent :

L'intelligence de l'enfant est surmenée, c'est vrai condamné aux travaux forcés ; c'est encore vrai ! Chauffée à toute vapeur au point de dérailler ; c'est de plus en plus vrai !

Mais quels ménagements pour son corps : ni fatigue, ni froid, ni chaud ; des boules d'eau bouillantes aux pieds, de la flanelle ailleurs, de l'édredon partout ! Quels fortifiants ingénieux ! pas de vache enragée, par exemple, rien que du sang de bœuf et de la viande crue ! On parlait bien dans l'antiquité d'une certaine moelle de lions qui... la recette en est perdue. L'huile de foie de morue la remplace. Est-ce avec avantage ?

Et le cœur ?... Ah ! ces mères compensatrices ne l'exposeront pas à l'hypertrophie par un développement immodéré ! L'enfant-roi, l'enfant-prodige, l'enfant-centre s'aimera d'abord ; s'aimera ensuite ; s'aimera uniquement ! N'est-ce point assez ?

Et le caractère ? Ah ! dame, on ne peut tout mener de front ; bas ou élevé, large ou mesquin, irascible ou indolent, le caractère poussera tout seul et s'arrangera à sa guise. C'est son affaire !

Je donne libre carrière à ma verve caustique en t'écrivant parce que tu n'es pas une mère compensatrice, Florence. Mais si tu l'étais... je ne m'abstiendrais pas davantage : au contraire ! Cela te servirait... peut-être.

Non ! ta Louissette ne porte pas de fruits avant de pousser des fleurs ! et ton Jacques... Il étudie l'histoire de son pays plutôt que celle d'Herculanum ou de Palenqué, je pense ? Qui sait même s'il ne confondrait pas le *Enrico Quinto* d'Hérolde avec son Altesse le comte de Chambord ?

Mais, j'y pense : si quelques abonnées distraites tombaient dans la même erreur ! les unes protesteraient en criant : Vive la République ; les autres nous sauteraient au cou en répétant : Vive le Roi ! Et, de confiance, le public nous accuserait de révolutionner les femmes en parlant politique !

Ah ! Dieu nous en préserve !

J'avais raison : Louise prend *Enrico* pour *haricot* ! et Jacques demande :

« Qui était celui-là ? »

Celui-là, mon Jacques, était à ton âge un fort méchant garçon. Il avait de qui tenir, il est vrai ; car son père, Henri IV de Lancastre, Henri l'usurpateur, avait plus d'une fois plongé ses mains dans le sang et sa conscience dans le crime pour conquérir le trône des Plantagenets ! Heureux les enfants qui, comme toi, mon Jacques, peuvent honorer leur père, fût-il un gardeur de troupeaux !

Le jeune Henri, alors prince de Galles, n'apportait de mesure ni dans ses extravagances ni dans ses fugitifs repentirs : tantôt ses populaires équipées le jetaient en prison comme un vulgaire malfaiteur ; tantôt, dans un grotesque déguisement, il se frappait la poitrine avec de bruyants remords, courbait son front dans la poussière et, présentant un poignard au roi son père, le suppliait de lui ôter la vie plutôt que sa confiance !

Cependant, dévoré par le souvenir de ses crimes, Henri IV s'éteignait lentement... Un jour, se réveillant d'un fiévreux sommeil, il s'aperçoit que la couronne royale, placée près de son lit, a disparu !...

Le prince de Galles l'avait enlevée.

« Beau fils, lui dit le roi le faisant comparaître aussitôt devant lui, quel droit croyez-vous donc avoir sur cette couronne, quand vous savez que votre père lui-même n'en avait aucun ? »

— Monseigneur, répond le jeune homme, vous la conquîtes avec l'épée, et ce sera par l'épée que je la conserverai. »

Hélas ! mon Jacques, cette épée devait être bien fatale à notre pays !... Pauvre France !... Gouvernée par un roi insensé, livrée aux sanglantes ambitions des partis, elle voyait alors le plus pur de son sang rougir le champ de bataille d'Azincourt ; elle sentait le glaive ennemi lui pénétrer en plein cœur ; elle entendait chaque jour une de ses villes, une de ses provinces crouler dans un gouffre sans fond... Pour le combler, ce gouffre, pour arrêter la chute et prévenir l'effondrement définitif, il ne fallut rien moins que Jeanne d'Arc...

Jacques... tu le sais, n'est-ce pas ? on te l'a dit ? on te le répète chaque jour en t'exhortant à devenir un homme... un homme, tu m'entends, Jacques ; tu comprends ce que ce mot-là veut dire : Deviens un homme, un vrai ! cette race-là se fait rare en quelques lieux, dit-on.

JEANNE

P. S. — Je rouvre ma lettre, Florence. Au moment où je la fermais, le courrier du soir m'est parvenu et j'en extrais pour toi les quelques autographes ci-joints.

« Mademoiselle,

» Savez-vous ? J'ai touché hier le prix de mes exemptions. C'est le premier argent que je gagne. Il est en or ! J'ai bien envie d'un cheval de bois

et j'aurai de quoi me l'acheter à mécanique, savez-vous ? Mais mon trésor me semble trop précieux pour être employé aux plaisirs d'un brisefer comme moi... demain, le cheval prendrait le mors aux dents ; après-demain, il se couronnerait ; le jour suivant... adieu la mécanique !

» Ma sœur Paule a douze ans. On lui fait sa chambre pour elle toute seule, avec des filets bleus sur fond blanc ; une chambre de fille, quoi ! Pour moi, j'aime mieux le rouge, vous savez.

» Il y aura des bénitiers, des crucifix, des statuettes, mais pas un seul tableau ! Pourtant ma sœur les aime beaucoup les tableaux ! la preuve, c'est qu'elle se fait punir en collant sur les murs de la salle à manger toutes les estampilles de magasin qu'elle peut attraper.

» J'apprends que vous avez dans vos bureaux quatre grands paysages d'Allongé, à la disposition des acheteurs. On dit que c'est très-beau et tout à fait *chic*. Moi, je tiens pour le *chic*, vous savez. C'est ça qui ferait une fière galerie dans la chambre de Paule... et même dans celle de maman... Après tout, elles pourraient partager n'est-ce pas ?

» Si vous pensez que je sois assez riche pour faire le bonheur de Paule avec ce beau présent, je vous prie de vouloir bien me le faire expédier avant Noël dans une caisse exprès. Surtout qu'elle soit neuve ! Je n'aime pas le vieux, vous savez.

» J'ai l'honneur, et *cœtera*.

» JACQUES D'EMBROYES.

» Voici mon adresse : Monsieur Jacques d'Embroyes, élève de sixième au lycée à Lille en Flandre, département du Nord. »

Que monsieur Jacques se tranquillise ; la caisse sera neuve ; le prix bon marché ; la satisfaction de mademoiselle Paule, pleine et entière ; et sa reconnaissance, proportionnée au plaisir que lui aura causé son généreux petit frère.

Passons au numéro deux :

« Mon Dieu, mademoiselle, que c'est donc agréable de se marier ! si vous le saviez, vous ne persisteriez pas dans le célibat, je vous le certifie !

» D'abord, on a quelqu'un de plus à aimer ! on s'entend appeler madame ; on saisit toutes les occasions de parler de son mari parce qu'en songeant à lui, on songe également qu'il vous aime !

» Voilà quinze jours seulement que je jouis de tous ces bonheurs-là ; et je sens bien que, dans quinze ans, ils n'auront rien perdu de leur fraîcheur !

» Et puis l'on monte son ménage petit à petit, ce qui donne plus de saveur à chaque objet nouveau. J'ai commencé par la cuisine, en femme pratique. J'arrive au salon : un canapé, quatre fauteuils et quatre chaises. Pas de pendule encore, mais des fleurs sur la cheminée.

» La table du milieu est vide, car je ne parle pas d'un album de photographies quelque peu défraîchi... Cette surface de marbre, lisse et déserte, me taquine... malgré moi, je la compare aux steppes de la Russie...

» Puisque, providence des ménagères à bourse modeste, vous mettez à leur portée un objet de luxe et d'art dont la valeur est bien au-dessus du prix qu'on en demande, je vous prie de m'envoyer votre nouvelle série de l'album *crayons et fusains* dont le frère aîné a si brillamment fait son chemin dans le monde des salons, cette année, signé par quatre maîtres différents.

» Quand il me viendra des visites ou des amis le soir, ou du monde à dîner, on y trouvera des sujets variés de conversation qui détourneront de la politique et des chiffons. Et enfin, la beauté de ces paysages artistiques fera compensation à la laideur de certains visages déparant l'album de photographies...

» Mon cher mari monte l'escalier à pas précipités. Je vole à sa rencontre.

» Au revoir, mademoiselle, et merci d'avance. »

Veux-tu lire le numéro trois, Florence ?

« Mademoiselle,

» J'ai quinze ans. On dit que c'est un bel âge... pour quelques-unes peut-être, mais pas pour moi !... Un affreux accident m'a condamnée à l'immobilité pour toujours. J'habite au fond d'une cour, une petite chambre où le soleil n'arrive pas. Mon père, caissier dans une maison de commerce quitte le logis dès l'aube ; ma mère, qui donne des leçons de grammaire, court le cachet toute la journée, et je suis seule presque toujours !

» Si vous saviez comme je m'ennuie ! Je me sens parfois triste à mourir, et l'existence du bohémien qui mendie en plein soleil me paraît préférable cent fois à la mienne. Oh ! le soleil, les arbres, la campagne, que cela doit être beau ! que j'en voudrais jouir, ne fût-ce qu'en peinture !

» Mais la visite des musées elle-même est interdite à mon infirmité... les voitures coûtent cher et je n'ai pas de domestiques pour me descendre de notre sixième étage.

» Si du moins je pouvais... Eh bien ! oui : je pourrais glaner quelque peu derrière la moisson d'autrui !

» Mon cousin Georges sort de chez nous. Il portait triomphalement sous son grand bras d'Hercule un splendide et lourd album acheté dans vos bureaux pour presque rien, dit-il : *le cours gradué des paysages au fusain* par Allongé ! « Veux-tu voir ? » m'a-t-il dit.

» Si je voulais voir !

» Eh ! quoi, un texte explicatif aussi facile à comprendre qu'attrayant à lire ! tous les principes de l'art charmant qui m'attire, exposés gra-

duellement ! Un cours complet enfin, avec le professeur... à distance, c'est-à-dire gratis !

» J'étais émerveillée. Mais si la théorie m'enchantait, que dirai-je donc des paysages eux-mêmes ?

» Ma marraine veut m'offrir des étrennes, elle n'entend que par vos oreilles, ne voit que par vos yeux et compte vous consulter à ce sujet. Pour l'amour de Dieu et de moi, conseillez-lui de m'envoyer ce cours de paysages !

» En étudiant cet art, en faisant chaque jour un progrès, je ne m'ennuierai plus. La solitude me pèsera moins au milieu de la belle nature habilement reproduite :

» *Terrains et eaux.* — Il me semble assister aux premiers jours du monde, des oiseaux pour habitants... mais l'homme va venir avec la faute et la rédemption !...

» *Prairies inondées.* — C'est l'heure des sauvetages, des dévouements... il fait donc parfois bon vivre en ce monde, puisqu'on y trouve de nobles cœurs ?...

» *Sur la falaise.* — *Etude de ciel.* — *La mer.* — J'assiste aux idylles de la côte, aux drames de la mer... j'entends des sanglots, des rires, des chants... et sur tout cela plane le ciel immense, du fond duquel Dieu voit, et mène toutes choses.

» *Le soir dans la campagne.* — *Les peupliers.* — *La ferme.* L'Angélus tinte emportant l'âme au ciel, la brise murmure, dans les arbres élançés, la suave chanson qui endort les oiseaux ; les poules picorent dans la cour ; les moutons vont rentrer au bercail, et sous le toit de chaume, après la prière en commun, les gens s'endormiront fortifiés par le grand air, sanctifiés par le travail.

» *Marée basse.* — *Roseaux.* — *Rivière.* — *Etude de fonds.* — *Plantes près de l'eau.* — Quel vigoureux contraste entre ces rocs sévères momentanément à sec, et les souples roseaux qui semblent murmurer ! Cette rivière roule dans ses eaux des richesses de travail et d'industrie dont elle inonde la contrée ; que d'air, que d'espace, que de soleil dans cette autre vallée qu'emaille de blanches maisons ! Et ces plantes aquatiques ? J'en respire le parfum subtil, et vraiment il me monte au cerveau avec des bouffées de joie !... Ces chardons... on en mangerait ! Cette rue de village... ah ! quelle différence avec nos rues de Paris que la fumée des toits enténobre à midi ! Cette route... J'y vois un médecin de village, sans doute... il n'est jamais pressé, lui ! il a du temps à consacrer à ses malades, lui. Il les connaît, ils s'y intéressent, il les console ; il me guérirait, lui !...

» Qu'il ferait bon voguer dans une blanche nacelle sur le limpide *Etang* ! J'y crois être : les toutes petites vagues me balancent doucement ; du clocher pointu le carillon s'élève ; et là, sur le chemin qui se perd dans les grands arbres, un baptême villageois vient de passer gaiement...

» Ce *Torrent* fait du bruit sous un ciel orangeux ; les *Bouleaux* dépouillés de leurs feuilles tremblantes étalent sous mes yeux leurs troncs de satin blanc ; les *Saules* baignent leur pied dans l'onde transparente où l'on voudrait se baigner soi-même ; ce *Hêtre* se dresse mystérieux au-dessus des taillis, prêtant ses branches innombrables aux ramiers qui roucoulent, aux nids gazouillants, aux écureuils grimpeurs ; le *Chêne* n'est plus un « baliveau » ; ce n'est pas un « ancien » ; c'est encore un « moderne » comme dit mon oncle le forestier. Il a des siècles à vivre encore... si l'homme ne s'y oppose ! Et nous, mademoiselle Jeanne, nous passons comme la fleur des champs... Oui ; mais c'est pour renaître guéris, transfigurés, immortels dans le sein de Dieu, n'est-ce pas ?...

» Cette *Neige* immaculée n'est ni froide, ni triste. Comme elle étincelle au soleil ! A la sortie de l'école, les gamins du village viendront s'y ébattre comme autant de moineaux babillards ; ils en feront des boules, innocents projectiles ; et les éclats de rire égaieront le taillis ; cette *Cascade* bouillonne, éveillant les échos et s'irise au soleil...

» Mais voici déjà le *Soir* ; c'est la fin de l'album. La lumière et les ténèbres se confondent à l'horizon ; la terre et le ciel se distinguent à peine l'un de l'autre ; le mystère emplit l'étendue et l'on se sent impressionné...

» Le soir de notre vie lui ressemble-t-il, mademoiselle Jeanne ? Oui, pour quelques-uns, sans doute. Mais pour quelques autres, le soleil de justice ne s'obscurcit jamais, n'est-il pas vrai ? Alors la fin du jour est l'aube de l'éternité... »

Ah ! chère correspondante, laissez-moi vous envoyer le *cours de paysages d'Allongé*... sans la participation de votre marraine !

Finissons-en, Florence :

« Mademoiselle,

» Trente ans de service ; dix-huit campagnes ; croix d'officier ; aveugle et manchot depuis Gravelotte.

» Veuf d'ancienne date. Une fille : Antigone, Cornélie ! Ame d'ange ; esprit de lutin ; gosier de rossignol ; doigts de fée sur un clavier. Soirées en tête à tête charmées tout le long de l'année 1881 par la cinquième série de *Piano-Revue*. Admirable et varié, mais maintenant su par cœur. M'envoyer la sixième, annoncée sous le titre : *Célébrités du piano*. Etrennes pleines d'avenir, d'intérêt et de consolations pour le père et la fille !... Merci ! Dieu vous le rende ! »

Je biffe les salutations, la signature et je t'envoie ces quatre lettres afin que tu les répandes pour le plus grand bien de nos amies communes.

A bon entendeur, demi-mot suffit !...

JEANNE.

MOTS EN CARRÉ

Sur la hutte, pesait l'hiver en Sibérie;
 Dans le vase aux flancs creux, bouillonnait le repas,
 Produit insuffisant d'une active industrie,
 Empêchant de mourir, mais ne nourrissant pas.
 Les flots durcis du fleuve et les déserts de glace
 Fournissaient chaque jour le sordide menu;
 Car, dans l'art qui demande adresse, calme, audace,
 Excellait forcément l'exilé demi-nu.

MOSAÏQUE

L'Hôtel-de-Ville de Paris, appelé autrefois la Maison-aux-Piliers, appartenait au XIII^e et XIV^e siècles au dauphin de Viennois, dont le dernier, Humbert, donna ses états à Philippe de Valois; afin, dit-il, dans l'acte de cession, *de garder nos*

sujets et terres des périls qui pourraient advenir. Les franchises du Dauphiné furent garanties, et les fils aînés des rois de France furent obligés de porter le titre et les armes des Dauphins (1344). Le duc d'Angoulême fut le dernier Dauphin.

RÉBUS



1881



Explication de la Charade de Novembre : *Souris*.

Explication du Rébus de Novembre : *Petit homme abat grand chêne*.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY